

ESSAI
LITTÉRAIREL'appel à la fraternité de
Gilbert Langevin

Page F 3



ESSAI

Vaincre l'homophobie
grâce à Michel Dorais

Page F 6

LE DEVOIR

F

LIVRES

UMBERTO

ECO,

l'homme-
livre

Umberto Eco signe un nouveau roman illustré qui remonte le cours des années troubles du fascisme italien et d'une passion personnelle contagieuse pour l'imprimé

CHRISTIAN DESMEULES

Un jour d'avril 1991, Giambattista Bodoni, le narrateur du nouveau roman d'Umberto Eco, que tout le monde appelle affectueusement Yambo, émerge d'un profond coma dans lequel l'avait plongé un accident vasculaire cérébral. L'homme a tout oublié de son passé. Tout oublié de son épouse Paola, de ses deux filles, de ses petits-fils et de son fidèle ami d'enfance, de son métier comme de ses amours adultères. Tout oublié de la belle Sibilla, son assistante d'origine polonaise. Enfin, presque tout.

Libraire antiquaire prospère et mondiale connu qui a pignon sur rue à Milan, lecteur infatigable à la mémoire d'éléphant, sa première pensée, au réveil, lui arrive sous la forme du début de *La Métamorphose* de Kafka: «*Quand Gregor Samsa se réveilla un matin, il se trouva transformé dans son lit en un immense insecte.*»

«*Je préférerais avoir oublié Martin Guerre et me rappeler où je suis né*», dira-t-il à son médecin qui le félicite pour son étonnante mémoire des classiques. Tout lui apparaît noyé dans le brouillard de sa mémoire en miettes, de ses innombrables lectures, des éclats de poésie en quatre langues qui le visitent. Et y a-t-il eu, entre lui et Sibilla — puisque la «*beauté d'avoir aimé est dans le souvenir d'avoir aimé*» —, la chose la plus importante de toutes, se demande-t-il? La Chose?... Mystère.

L'homme de soixante ans est envoyé par sa femme dans la vieille maison de famille à la campagne,

une immense demeure à moitié abandonnée tenue par la vieille Amalia. Yambo découvre un véritable trésor dans les malles du grenier. Vieux illustrés et romans feuilletons que collectionnait son grand-père, cahiers de chansonnettes fascistes de sa propre enfance et bandes dessinées étrangères: une plongée dans le ventre des années 30 et 40 italiennes.

Qui est-il? De quelles lectures et de quels films a-t-il été constitué? De quelles passions a-t-il été nourri? Il espère que Rocambole, Arsène Lupin, Guy L'Eclair, Mandrake, Buffalo Bill, les romans de cape et d'épée, Vidocq et Flash Gordon le lui révéleront. Le *Corriere dei Piccoli* ou l'histoire aujourd'hui «*complètement stupide*» de la reine Loana — l'héroïne d'un album dont le titre avait littéralement fasciné Yambo dans son enfance — auront aussi leur rôle à jouer dans cette recherche du temps perdu.

Un fabuleux lecteur

On connaît la passion légendaire d'Umberto Eco pour le livre, comme objet et comme sujet d'étude. Poids lourd de la littérature mondiale, romancier à succès — son premier roman, *Le Nom de la rose*, s'est vendu depuis 1980 à 16 millions d'exemplaires et a été traduit en 26 langues —, professeur de sémiotique à l'Université de Bologne et essayiste acclamé, l'homme est aussi un remarquable collectionneur de livres anciens. Une ferveur que la bonne fortune du romancier a évidemment contribué à nourrir... Manuscrits rares, parchemins, romans de gare, incunables ou cahiers d'écolier — «*J'ai joué avec mes jouets*», dira-t-il

quelque part en entrevue à propos de la rédaction de ce roman —, sa bibliothèque milanaise contiendrait à elle seule quelque 50 000 titres...

Son cinquième roman est une fiction encyclopédique et délirante qui remonte à travers la «*mémoire de papier*» d'un homme (qui pourrait être son double), vers les sources de la passion du sémiologue-romancier italien pour le livre. Ce «roman illustré» en couleurs (qui a dû donner quelques maux de tête à son éditeur) recompose, à partir de la mémoire publique italienne, une curiosité bien personnelle pour la chose imprimée: jaquettes de couvertures, reproductions d'affiches fascistes, photographies, paroles de chansons, vieux timbres et fascicules de bandes dessinées.

L'objet est magnifique et nous fait découvrir avec fascination, sur les traces d'un Yambo qui avance à tâtons au fil de ses souvenirs flous du règne de Mussolini et de la Seconde Guerre mondiale, un monde à peu près inconnu de la plupart des lecteurs. Un monde dans lequel le romancier italien se joue de tous les registres pour reconstituer la jeunesse de son narrateur.

Mussolini en culottes courtes

Biographie d'une génération en forme de roman illustré, *La Mystérieuse Flamme de la reine Loana* est sans doute le plus personnel des romans d'Umberto Eco. L'écrivain de 73 ans nous y restitue la psychologie complexe d'une époque schizophrène, constituée de petites histoires de résistance et de courage, mais également d'épisodes de fascisme quotidien et tentaculaire. Comment pouvaient

cohabiter les défilés militaires d'écoliers avec les images dansantes de Fred Astaire? Il y fait le pari que les traces de la vie matérielle peuvent en dire autant sur l'âme d'une société — sinon davantage — que ne le font les grands événements et les textes littéraires canoniques.

Yambo découvrira son rôle dans la résistance et celui des membres de sa communauté. «*Au fond, c'était une aventure qu'après je pourrais raconter autour de moi, digne d'un partisan, un de ces coups que pas même Gordon dans la forêt d'Arboria... Que pas même Tremal-Naik dans la Jungle noire... Mieux que Tom Sawyer dans la caverne mystérieuse... Que la Patrouille de l'Ivoire, qui ne s'était jamais aventurée à travers des jungles pareilles. Bref, ce serait devenu mon moment de gloire et c'était pour la Patrie, la bonne, pas la mauvaise.*»

Il y fera aussi la découverte (en même temps que le lecteur) de son grand amour de jeunesse pour la belle Lila — inoubliable et pourtant oubliée, Yambo lui avait donné le visage de la Roxane de *Cyrano de Bergerac*. Fresque intime et historique, *La Mystérieuse Flamme de la reine Loana* est l'histoire d'une renaissance à l'italienne.

LA MYSTÉRIEUSE FLAMME
DE LA REINE LOANAUmberto Eco
Traduit de l'italien par Jean-Noël Schifano
Grasset
Paris, 2005, 489 pages

PASCAL PAVANI STP

LIVRES

ÉCHOS

Le livre savant démystifié

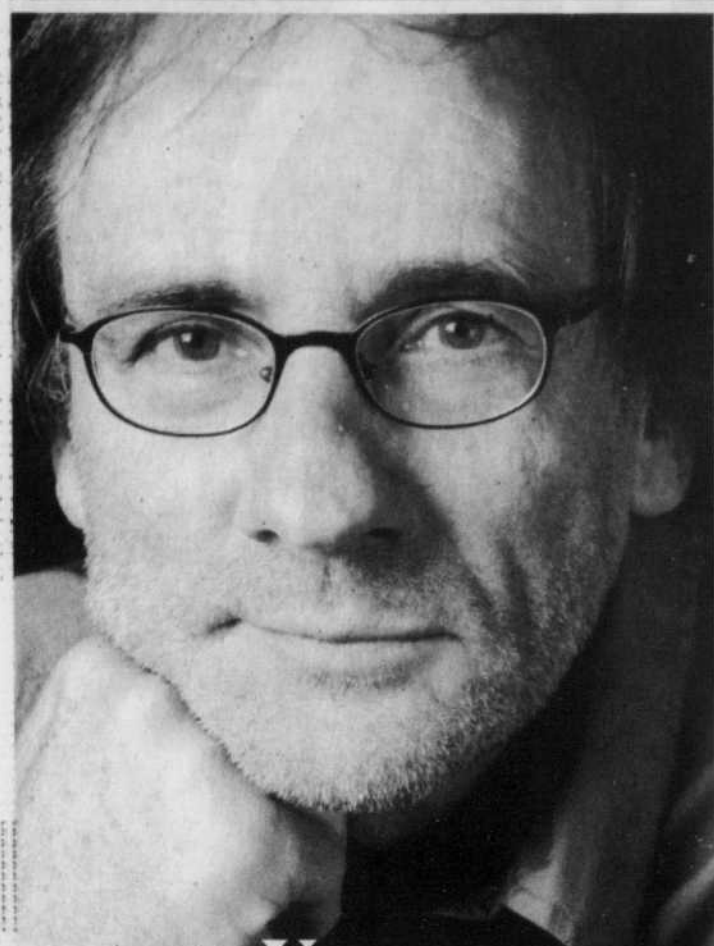
Jusqu'au 19 mai, Le Printemps du livre savant met à l'honneur la publication scientifique sous toutes ses formes, passées, actuelles et à venir. Organisé par les Presses de l'Université de Montréal, en collaboration avec Les Belles Soirées de l'UdeM et la Direction des bibliothèques de l'UdeM, l'événement propose encore trois conférences: Christian Vandendorpe aborde le livre savant à l'heure du numérique (5 mai), Michel Pierrsens parle des revues de l'avenir (12 mai) et Yvan Lamonde dresse un portrait de l'imprimé au Québec aux XVIII^e et XIX^e siècles (19 mai). Une visite

guidée inédite des collections de livres rares de l'UdeM est offerte le 4 mai. Enfin, un magnifique ouvrage, *Le Savoir des livres*, qui réunit les textes des conférences, est lancé le 18 mai. — *Le Devoir*



Yvan Lamonde

SOURCE ACFAS



Yvon RIVARD

Le Siècle de Jeanne

L'enfance est notre seule patrie



Roman
400 pages • 27,95 \$



Du même auteur
Le Milieu du jour
Roman • 336 pages • 15,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Les confessions de Denis Vaugois

EN APARTÉ

Sur son téléphone enfoui au fond d'un vieux portefeuille, on entend l'indicatif musical de la défunte *Soirée du hockey*. Denis Vaugois plonge rapidement la main pour faire taire la musique de ce second hymne national canadien. «C'est dire combien je m'ennuie du hockey», lance tout sourire l'éditeur!

Alors qu'on inaugure avec emphase l'imposante Grande Bibliothèque, l'ancien ministre de la Culture du gouvernement Lévesque, devenu éditeur à l'enseigne du Septentrion, regrette amèrement la fermeture de la Bibliothèque centrale de Montréal.

«Pour régler une sombre histoire de déficit, le gouvernement péquiste a fermé la seule bibliothèque municipale de Montréal encore «digne de ce nom», dit-il en rageant. L'édifice, venu notamment au jour grâce au travail admirable de cette femme qu'était Eva Circé-Côté, venait tout juste d'être rénové au coût de quatre millions de dollars.

Denis Vaugois lance ces jour-ci *L'Amour du livre*, un essai né à la suite du souhait exprimé par l'Université Laval de le voir offrir «un cours sur l'édition», ce champ d'étude hélas trop souvent laissé pour compte.

«Annoncer un livre pour faire connaître sa parution peut paraître normal, mais l'éditeur cherche surtout à intéresser un journaliste», écrit Vaugois dans son livre. Un bon article, une bonne entrevue a plus d'effet qu'une annonce. L'éditeur applique donc tout naturellement à la lettre ce qu'il avance et passe lui-même livrer le fruit de son travail au *Devoir*...

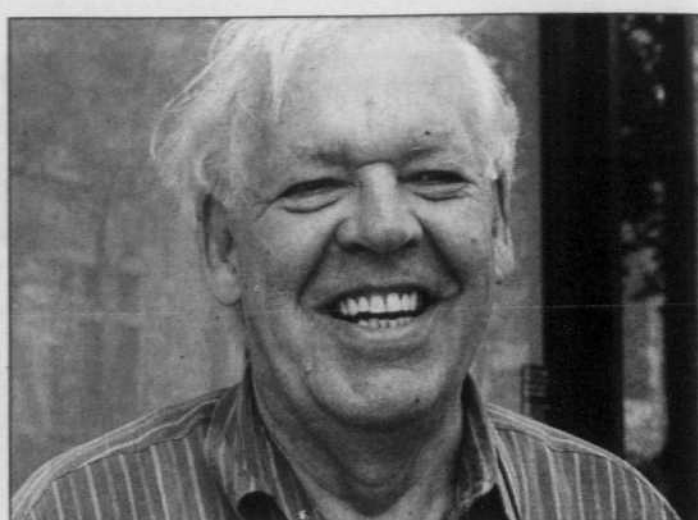
Dans *L'Amour du livre*, l'exposé sur la pratique générale du métier d'éditeur se confond allègrement avec les mémoires de l'auteur. Manifestement, Denis Vaugois tient à

s'assurer de sa place dans l'histoire. Il utilise pour y parvenir le procédé éprouvé des confessions. Dans un souci de transparence qui frôle parfois le masochisme, l'éditeur raconte ainsi tout de son travail, s'attardant presque avec plaisir aux erreurs éditoriales qui ont accablé sa maison d'édition au fil du temps. Denis Vaugois ne semble rien vouloir cacher, pas même la haute estime qu'il a de lui-même.

D'entrée de jeu, Vaugois se situe en politique par rapport à ses collègues Gerald Godin et Camille Laurin. Il s'attarde à narrer, avec une profusion de détails qui font un peu perdre de vue son chemin, la genèse de sa participation aux politiques culturelles mises en place par le premier gouvernement Lévesque. Vaugois multiplie particulièrement les détails à propos de l'élaboration de la loi 51, cette balise qui donne au milieu du livre québécois l'espace nécessaire à son épanouissement. Il cite. Il reproduit des documents. Il donne des dates et des précisions. À l'excès.

En fait, Denis Vaugois a tant à dire sur l'édition québécoise qu'il multiplie même les longues notes en aparté et bourre le moindre espace disponible d'illustrations dont le sens et l'à-propos ne semblent malheureusement pas toujours en lien étroit avec ce qu'on lit.

Dans cette vaste galerie, on trouve néanmoins une multitude d'éléments pour mieux comprendre le monde de l'édition. Comment s'opère la métamorphose du manuscrit en livre? Sur quelles bases un éditeur et un auteur se trouvent-ils liés? Qu'est-ce qui justifie le prix d'un ouvrage? Les réponses que donne l'éditeur de la rue Maguire à ces questions et à bien d'autres sont claires et presque toujours illustrées de cas précis.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'éditeur Denis Vaugois vient de publier *L'Amour du livre*.

L'Amour de l'édition est ici total et manifeste. Denis Vaugois a de bons mots pour tout le monde, comme en témoigne déjà de façon éloquent sa dédicace démesurée qui court sur une page entière, en petits caractères.

À l'égard de ses compétiteurs, l'éditeur se montre généreux, voire un peu flagorneur. À l'évidence, l'ancien politicien ne souhaite pas déplaire. Ses rares pointes sèches n'en sont que plus notables, notamment lorsqu'il traite de «l'ineffable Thomas Déry», ancien directeur des Presses de l'Université du Québec et antenne du livre québécois en France, ou de la romancière Nelly Arcan, à ses yeux femme autant que vedette fabriquée de toutes pièces. Mais c'est à l'égard des positions et des déclarations publiques de l'éditeur Jacques Fortin, le fondateur de Québec Amérique, que Denis Vaugois semble nourrir le plus de rancœur.

Denis Vaugois a été président de l'Association nationale des éditeurs jusqu'à tout récemment. Il est aujourd'hui au centre de l'événement Montréal capitale mondiale du livre, placé sous l'égide de l'UNESCO. Connaître sa conception de l'édition s'avère incontournable et permet de surcroît de soulever plusieurs questions sur l'univers du livre, comme le signale à juste titre l'écrivain Bruno Roy dans sa préface.

Parmi celles-ci, on pourrait se demander si tous les éditeurs, comme Denis Vaugois, ne lisent pas en entier le manuscrit d'un auteur qu'ils entendent publier. C'est «le réviseur qui est la première personne» à lire vraiment le manus-

crit d'un auteur, explique de façon assez surprenante l'éditeur. «Même s'il n'a pas lu au complet le manuscrit», clame-t-il du même souffle, «l'éditeur a une bonne idée de l'ouvrage», assez en tout cas pour s'arroger le droit de rédiger lui-même les textes de réclame destinés à la quatrième de couverture, voire à la publicité.

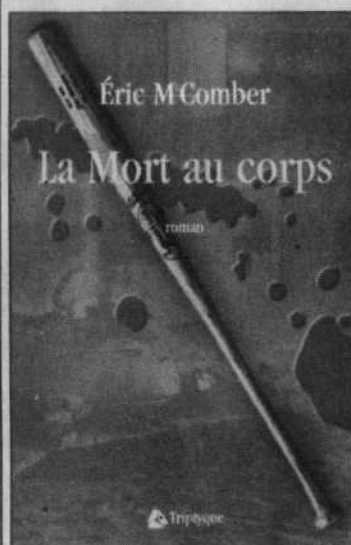
Dans son essai, Denis Vaugois parle plus volontiers de «liseurs» que de «lecteurs». Qu'est-ce à dire? À le lire, on comprend vite en tout cas que le livre, chez lui, touche de fort près au commerce. «La Culture», écrit-il au sujet du D^r Camille Laurin, «était son fort, les affaires [sic] culturelles, le mien. Je viens de ce milieu, celui des affaires, et j'y suis retourné.»

Grand amateur de Volvo et de Saab, comme il le répète dans son ouvrage, Denis Vaugois roule aujourd'hui dans une rutilante BMW rouge et porte au bras une montre noire à l'effigie du constructeur allemand, signe ostentatoire, dans le monde du commerce qui est le nôtre, d'une certaine réussite financière.

«L'éditeur, qu'il le veuille ou non, et même s'il a un autre gagne-pain, ce qui est le cas de 40 % des éditeurs québécois, doit se comporter en homme d'affaires.» Mais est-ce vraiment avec des livres qu'un honnête homme peut espérer s'enrichir au Québec? Quiconque connaît le moindre de la littérature québécoise par la négative, sans hésiter. Ce qui n'est pas une raison pour un écrivain, comme le souligne Bruno Roy, de donner le bon Dieu sans confession aux éditeurs.

jfnadeau@ledevoir.com

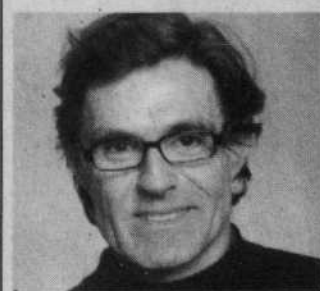
Triptyque
www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666



NANCY McDONALD

ÉRIC M'COMBER
La Mort au corps
roman, 299 p., 20 \$

Sexe, drogue et rock'n'roll ! Un ado banlieusard arrive en ville bourré d'illusions et se retrouve rapidement bourré tout court.



PIERRE GOBEIL
La cloche de verre
fictions, 151 p., 18 \$

Sans qu'on sache pourquoi, un petit rien peut tout transformer. C'est ce qui arrive ici à Pierre Gobeil qui, porté par une petite phrase somme toute assez banale, tentera, après bien des détours, de dire l'indicible.



BIBLIOS : LE PEUPLE DES LIVRES

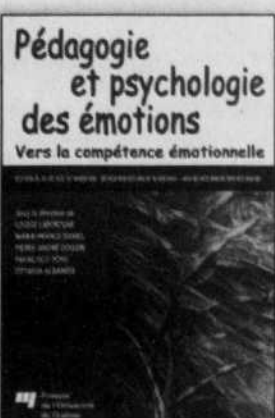
« Avec une scie à chaîne et diverses meules, je sculpte, dans des encyclopédies et des dictionnaires, des reproductions de l'habitat des Biblios. »

UNE EXPOSITION DE
GUY LARAMÉE DU 25 AVRIL AU 26 MAI

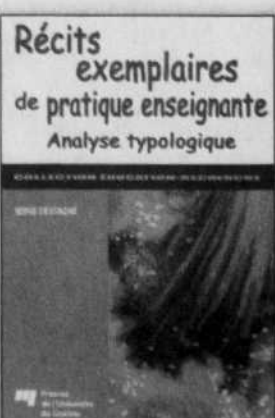
Librairie **Monet**
GALERIES NORMANDIE 2752, DE SALABERRY, MONTRÉAL
SORTIE 4 EST DE L'AUTOROUTE 15 (514) 337-4083

CONSULTEZ LE CALENDRIER DE NOS ACTIVITÉS CULTURELLES SUR
WWW.LIBRAIRIEMONET.COM

Collection Éducation-Recherche



37\$ Louise Lafortune, Marie-France Daniel, Pierre-André Doudin, Francisco Pons et Ottavia Albanese



39\$ Serge Desgagné



39\$ Pierre Chenard et Pierre Doray

Presses de l'Université du Québec

Téléphone : 418.831.7474
Sans frais : 1 800 859.7474

www.PUQ.ca

Société de développement des entreprises culturelles Québec

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

ESSAI

Le fabuleux destin de Marie-Antoinette

DIANE PRÉCOURT

C'est l'histoire d'une écrivaine québécoise méconnue que Pauline Gill a choisi de faire sortir de l'oubli avec *Marie-Antoinette, la dame de la rivière Rouge*. Cette auteure qui a vécu au siècle dernier a mené une vie hors de l'ordinaire pour son époque.

Intellectuelle, instruite, sans enfant, Marie-Antoinette Grégoire-Coupal défie aussi les lois de la vie de couple d'alors en multipliant à la fois les publications et les voyages à travers le monde.

La vie de couple...

En fait, son obstination à marier ce Louis Coupal, instruit lui aussi, inventeur de son état, n'aura d'égal que son étonnement face à l'existence qu'il lui aura réservée dans leur résidence de Brébeuf, petit village des Laurentides, aujourd'hui centenaire.

Résignée à la relation d'*«amitié»* à laquelle l'a conviée son mari, elle se surprendra parfois à éprou-

ver quelque malaise devant certaines présences masculines! Que s'est-il donc passé pendant cette fameuse nuit de noces entre Louis Coupal et son *«bel ange»*?

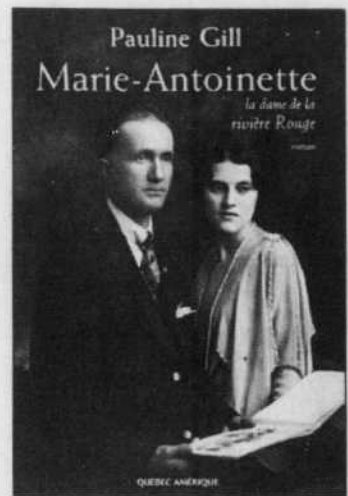
Le refuge de l'écriture

Auteur prolifique, Marie-Antoinette Grégoire-Coupal trouvera refuge dans l'écriture, le silence et la solitude comme remèdes à ses angoisses existentielles. Décédée en 1984, elle aura signé une trentaine d'œuvres publiées au Canada, aux États-Unis et en Europe, du roman à la biographie, de l'étude de mœurs à la poésie, de la nouvelle au récit de voyage. Chroniqueuse en pages féminines du *Bulletin des agriculteurs* dès l'âge de 17 ans, elle fut lauréate de la Médaille d'or de l'Académie française en 1933.

Dans un style sans reproche, Pauline Gill a construit un roman sur la vie de cette femme. Certes, le livre a le mérite de faire connaître *a posteriori* une auteure québécoise et un pan intéressant de notre histoire, mais il semble que l'intrigue n'arrive pas à exploiter au maximum le rôle de cette Marie-Antoinette au destin pour le moins particulier. Celle qui a donné entre autres publications l'excellente saga de *La Cordonnère* nous a pourtant habitués à des personnages admirablement attachants.

Le Devoir

MARIE-ANTOINETTE, LA DAME DE LA RIVIÈRE ROUGE
Québec Amérique, collection «Tous continents»
Pauline Gill
2005, 312 pages



ÉCHOS

Nos illustrateurs s'illustrent

Deux illustrateurs québécois de livres pour enfants ont récolté des prix d'illustrations. Il s'agit d'Anne Villeneuve, qui a illustré le livre *Me voilà, mon album de bébé*, chez Hurtubise HMH, et de Stéphane Poulin, pour ses illustrations du livre *Un chant de Noël*, publié chez Dominique et compagnie. Anne Villeneuve a remporté le prix Illustration jeu-

nesse, dans la catégorie Album, pour les illustrations de l'album de bébé. Ce prix, accompagné d'une bourse de 2500 \$, lui a été remis au Salon du livre de Trois-Rivières, le 21 avril dernier. Stéphane Poulin a quant à lui reçu le prix Elizabeth Mrazik-Cleaver, accompagné d'une bourse de 1000 \$, qui lui a été remis au musée du Château Dufresne, jeudi dernier, par Barbara Scharioth, la directrice de la Bibliothèque internationale de jeunesse de Munich, de passage à Montréal.
- Le Devoir



ANTONIO D'ALFONSO



Prix Trillium 2005

Un vendredi du mois d'août

« Peut-être est-ce grâce à son éloignement du Québec que D'Alfonso parle si bien de la métropole provinciale? Son roman, *Un vendredi du mois d'août*, fait la navette entre Montréal et Toronto, et il arrive à tirer une essence particulière des deux villes. Une saveur sans réelle amertume, à mi-chemin entre l'extase et la mélancolie.

> Stéphane Despatie

« Tout à sa fureur d'inventer la vie, l'auteur ne triche pas, ni ne succombe aux effets faciles. On dirait même qu'il ne se croit pas capable de le faire. C'est rare et c'est très bien.

> Réginald Maréchal

LEMEAC

(514) 524-5550, lemeac@lemeac.com

Un anarchiste chez les poètes

LOUIS CORNELIER

Pédagogue du militantisme, le professeur Normand Baillargeon, un peu à la manière de Michel Chartrand, sait que la vie et l'art ont partie liée et que, pour changer le monde, il faut aussi savoir le dire et l'exprimer dans des termes libérateurs à la fois intimes et collectifs. Dans *Trames - Esthétiques / Politique*, il propose donc une incursion dans le monde de la poésie afin de réfléchir aux rapports *«qu'entretient l'art et le politique»*, et ce, en explorant des esthétiques qui ont *«le mérite de prendre leur point de départ dans l'expérience de l'art»*. Les œuvres qui l'intéressent sont celles qui ont su éviter un double écueil: celui de l'art pour l'art, une approche trop désincarnée, et celui de l'*«engagement direct de l'art lui-même dans des causes immédiates»*, une approche trop instrumentale.

Dans une série de textes déjà publiés dans *Le Devoir* et repris dans ces pages, Baillargeon nous invite à la rencontre de ces grandes figures de la poésie québécoise ou franco-ontarienne que sont Denis Vanier, Paul-Marie Lapointe, Gilles Hénault et Patrice Desbiens. Il consacre aussi un essai à l'œuvre essentielle de Roland Giguère. Les auteurs qui l'inspirent le plus, toutefois, ceux auxquels il consacre des essais plus substantiels, ont pour noms Jacques Prévert, Gilbert Langevin, Georges Brassens et André Breton.

Dans une présentation de l'*«analyse préventive des médias»*, Baillargeon nous fait découvrir l'engagement très particulier de l'auteur de *Paroles* à l'égard du langage. Familier de la logique médiatique, Prévert en fut aussi un solide critique qui proposa des *«moyens d'autodéfense intellectuelle»* pour survivre à ce type de discours. Sensible au *«phénomène d'unicité dans la représentation du monde proposé par la presse écrite»*, le poète nous invite à la lucidité devant la logique immédiate et sensationnaliste imposée par les médias, il rappelle la nécessité de s'informer à de nombreuses sources et de refuser l'ar-



ARCHIVES LE DEVOIR
Gaston Miron en compagnie de Gilbert Langevin.

gument d'autorité. Baillargeon présente cette analyse comme un *«mode d'emploi d'une machine à lessiver le vocabulaire»*.

L'œuvre de Brassens, quant à elle, a droit à une exégèse anarchiste. Selon Baillargeon, en effet, la vision du monde du brillant et truculent chansonnier (où dominent le rationalisme, le scepticisme, l'antinatalisme, le pacifisme et un humanisme individualiste qui chante la grandeur de l'amitié) appartient pleinement à cette tradition de pensée libertaire.

De l'œuvre d'André Breton, à laquelle il consacre l'essai le plus exigeant de ce recueil, Baillargeon retient surtout son souci de dé-

fendre une conception révolutionnaire de l'art qui refuse le service commandé, même au nom du communisme. L'œuvre d'art, pour le père du surréalisme, est la solution personnelle de l'artiste au problème artistique tel que légué par l'histoire de l'art, et la détournement pour la mettre au service d'une cause, aussi noble soit-elle, serait la priver de ce qui, en elle, est proprement révolutionnaire, c'est-à-dire sa mission de déchiffrement du monde.

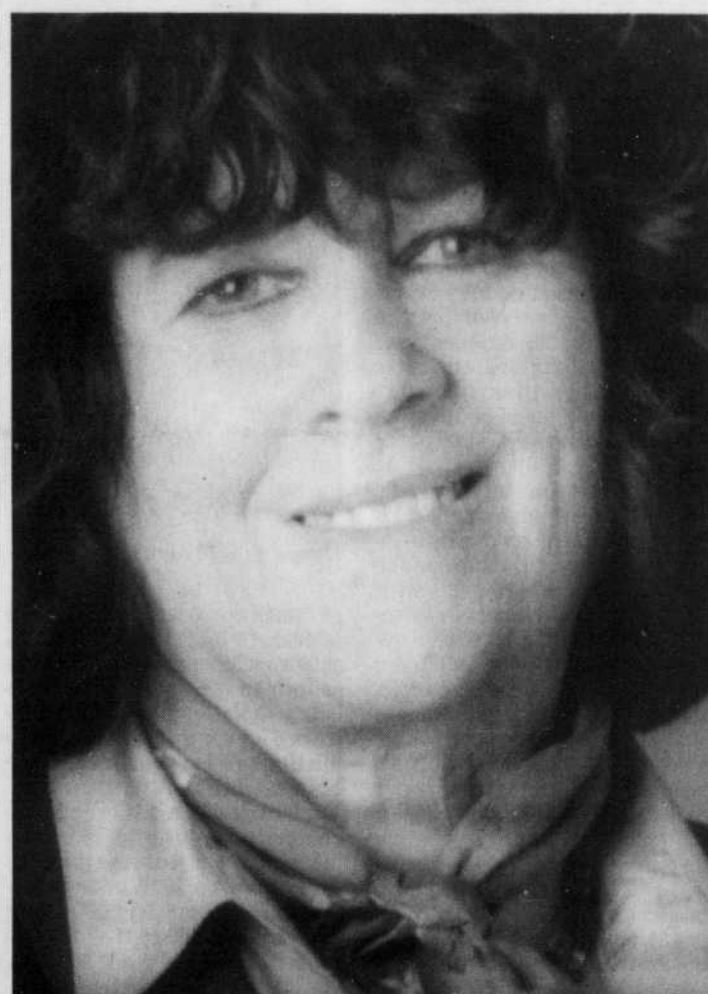
Gilbert Langevin

Ses plus belles pages, cela dit, c'est à Gilbert Langevin que Baillargeon les réserve. *«Cherchant la spécificité de cette poésie, écrit-il, on la trouvera d'abord, à mon sens, au carrefour d'une métaphysique de l'instant et d'une morale de la fraternité.»* Le chant du poète, ajoute-t-il, est *«un des plus bouleversants et des plus généreux appels à la fraternité de toute la poésie québécoise.»* Quels mots employer pour le décrire sans le trahir? Baillargeon, qui, comme tous les poètes dont il traite, avoue cultiver un immense respect face à l'irréductible part de mystère que contient toute poésie, laisse finalement la parole à Langevin à l'heure de définir le nœud de l'expérience poétique: *«Comme un frère humain, comme un frère nues mains.»* Un inédit de Langevin nous est aussi offert dans ces pages.

«Qu'est-ce donc que l'art et la poésie? Quels en sont les moyens propres? Quelles fonctions remplissent-ils? Que peut-on en espérer? Comment convient-il d'en parler?» Dans un parcours qui brille par sa clarté et sa modestie, c'est à ces questions essentielles que Normand Baillargeon s'attache avec le souci du militant en quête de cette fraternité qui reste le plus beau poème du monde.

TRAMES

ESTHÉTIQUES / POLITIQUE
Normand Baillargeon
Nota bene
Québec, 2004, 278 pages



Marie-Claire BLAIS

Augustino et le chœur de la destruction

« Marie-Claire Blais, avec cette foisonnante trilogie, persiste et signe une magistrale plongée à l'intérieur du présent, au cœur de son temps. »

Robert Lévesque

ici



Roman
304 pages • 25,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Luc-Normand Tellier

REDÉCOUVRIR L'HISTOIRE MONDIALE

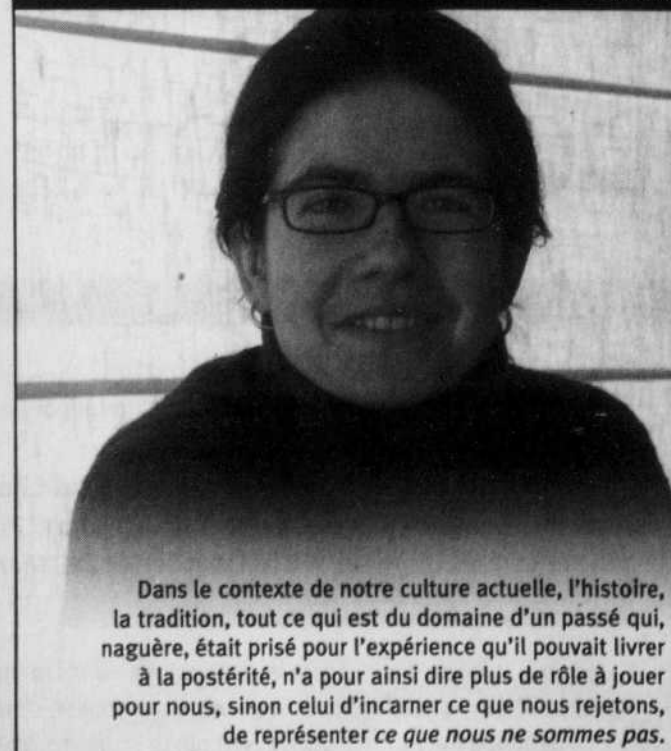
sa dynamique économique, ses villes et sa géographie



592 pages, 40 dollars

Théorie et littérature

XYZ
édition



Dans le contexte de notre culture actuelle, l'histoire, la tradition, tout ce qui est du domaine d'un passé qui, naguère, était prisé pour l'expérience qu'il pouvait livrer à la postérité, n'a pour ainsi dire plus de rôle à jouer pour nous, sinon celui d'incarner ce que nous rejetons, de représenter ce que nous ne sommes pas.



Catherine Dhavernas
Le destinataire à venir
Culture et planéité à l'ère du refus

essai
136 p. • 20 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-21-70 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LITTÉRATURE

Du côté de chez Sean

Le merveilleux est affaire d'idées. Bip, bip, bip, j'ai trouvé! comme disait le bon professeur Mandibule. Calvino imagine un homme fendu en deux qui continue de vivre ou un chevalier dénué d'existence corporelle sous son armure: porté par l'écriture, le lecteur range son incrédulité au placard, accepte la convention et le roman peut démarrer. Pourquoi pas? Devise par excellence de la littérature d'imagination... L'idée qui se trouve à la base du second roman d'Andrew Sean Greer, salué par John Updike comme la révélation de l'année 2004 aux États-Unis, est si simple, sa logique contraire aux lois de la nature répond à nos yeux: un homme naît vieux (littéralement dans la peau d'un humain de soixante-dix ans...) et passera ensuite le reste de sa vie à rajeunir. Aucune explication médicale, aucune caution scientifique pour attacher la crédibilité de cette histoire de monstre, nul mode d'emploi à l'usage des esprits réalistes, ce qui repose des tripoteurs d'ADN remettant laborieusement au monde les dinosaures ou le Christ. Pourquoi pas, au fait?

Avec Greer, on est plutôt projeté d'emblée dans un conte de fées servi à la sauce moderne, en plein mythe. Celui de la jeunesse éternelle fait figure, en littérature, de sentier rebattu, entre Faust, Dorian Gray et leurs quelques douzaines de clones. Mais le problème de Max Tivoli est différent et n'a rien à voir



Louis Hamelin

avec l'immortalité. Né avec l'apparence d'un septuagénaire, il connaît au contraire, de source pour ainsi dire certaine, l'année exacte de sa mort. La question qui se pose alors à lui est la suivante: comment accorder sa conscience, condamnée, elle, à s'enrichir avec les années, à la contradiction permanente que représente une apparence physique toujours plus fraîche? Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait... Cette vieille rengaine, Max Tivoli ne pourra l'actualiser qu'au prix d'un mensonge énorme et constant, que résume assez bien le conseil donné très tôt par sa mère et qui deviendra le commandement suprême de sa vie: «Sois ce qu'ils pensent que tu es...»

Opposition du temps biologique et du temps réel, chronologique. Voilà une forme d'inversion à laquelle Proust n'avait pas pensé... Le temps n'est pas plus gagné pour Max (né en 1871) qu'il n'était perdu pour le petit Marcel. Il reste pour lui cette loi souveraine qui se joue de nous et à laquelle seul le récit permet

ultimement d'échapper. Entre-temps, il n'y a qu'à jouer la comédie, celle de la bonne société de San Francisco n'étant pas si différente de celle des salons parisiens, avec ses maquerelles en mal de respectabilité, son sens du Beau qui s'achète, ses fortunes édiées sur la matière noire et friable du désir et ses amours dont la condition première et de toujours semble être le mensonge et le secret.

Reste que l'ingénieuse invention de cet Américain permet d'introduire, dans cette trame intemporelle, des trouvailles étonnantes, comme, par exemple, les mutations d'un Grand Amour vécu à trois reprises par un homme qui sait, lui, retrouver la même femme alors que celle-ci croit persister dans sa fuite et son vœu d'un énième recommencement dans les bras d'un autre. 1) un quinquagénaire adore en secret une fillette de quatorze ans; 2) un homme de trente-cinq ans (Tivoli fait alors son âge pour la première et dernière fois de son existence) épouse une femme ravissante et lui fait un enfant; 3) un vieillard jaloux caché dans un corps de garçonnet, de nouveau réduit au secret, se consume d'amour et de désir même pas freudien pour sa mère adoptive. Autant de variations portant la marque d'une seule et même passion perdue et retrouvée et dont la succession interroge notre mortelle condition avec une grandeur souvent comique. Sans compter que Max vit ses derniers jours en compagnie des deux personnes qu'il aime: sa femme, son fils, son frère et sa mère, un privilège plutôt rare, à moins d'avoir recours à l'inceste.

Les confessions de Max Tivoli doivent beaucoup à Proust, et pas seulement cette idée que notre vraie vie est essentiellement secrète, que notre être réel demeure invisible aux yeux des autres, simple forme estompée par le brouillard de la vie mondaine avec ses postures et ses faux-semblants, y compris et jusque dans la quête amoureuse, et que ses véritables dimensions ne deviennent perceptibles qu'une fois transfigurées par notre propre regard. L'influence du maître de la rue Hamelin se fait sentir chez Greer jusque dans le phrasé au style précieux et aux métaphores polies avec soin, dans cette obsession aristocratique, aussi, du beau monde dont il nous décrit avec un luxe de détails anachronique les vêtements, les poses et les signes d'aisance morale et de richesse extérieure en jouant d'une sensibilité livrée sur un ton plein d'affectation et une prose surannée et empêchée qui à la longue peuvent agacer. Pastiche ou postiche? Comme Max Tivoli, la littérature tend, dans l'idéal, à enrober de formes toujours plus jeunes sa conscience séculaire des êtres et des choses. Greer, lui, procède à l'inverse, et son livre au contenu novateur fait nettement plus que son âge.

LES CONFESSIONS DE MAX TIVOLI

Andrew Sean Greer
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laetitia Devaux
Éditions de l'Oliverier
Paris, 2005, 311 pages

POÉSIE

Réserve faunique

THIERRY
BISSONNETTE

À la source des Éditions L'Oie de Cravan, il y a un poète qui s'amuse à se faire oublier, mais dont l'humilité voilée peut-être de surprenantes ambitions. Lire les quelques recueils signés Benoît Chaput, c'est en quelque sorte entrer chez un caviste absent, se risquer à y tâter quelques vieilles fioles sans nom ni âge et connaître un peu l'hôte à travers la singularité de ses poèmes. Alors que les plaquettes *Loin de nos bêtes* (1992) et *Les Bonnes Intentions* (1998) étaient devenues à peu près introuvables, ce sont les Éditions Trois-Pistoles qui en offrent une version combinée, occasion de redécouvrir notre plus fidèle héritier du surréalisme.

Grâce à une mise en page aérée et à des illustrations diverses, cette nouvelle édition parvient à reproduire la relation très intime qu'entretient le poète-éditeur avec l'objet-livre. Dès le poème initial, *Le Petit Sentier*, Benoît Chaput décrit bien l'onirisme modéré qui lui est propre. Sur un ton léger, à la limite de l'anodin, le voilà qui fragilise en douce l'idée qu'on se faisait de la perception: «J'ai rêvé couché / brusque réveil / les sables qui mènent au soleil / éteignant tout / le vent, la campagne / par la fenêtre qui claque.» Une telle limpidité dans l'évocation, on a rarement lu ça outre chez Roland Giguère et quelques autres.

«Je veux correspondre / à cette illustration / simple / où je suis / l'inconscience et la couleur», nous dit plus loin l'auteur, en prenant soin de ces mailles qui le relient toujours à l'enfance. C'est pourquoi les petits animaux lui seront toujours plus familiers que les facettes humaines, même si chaque



Benoît Chaput

jour dément notre innocence. «Nous avons des animaux pleins / de ce que nous sommes», est-il encore permis de chanter, paradis perdu, certes, mais que l'apitoiement ou la colère seraient impuissants à nous rendre. Non, cette écriture n'est pas de celles qui batifolent devant les prix et les distinctions, mais quel prix et quelle noblesse cela lui confère! «Je reviens de loin et n'y retournerai pas: certains mots n'ont plus de sens pour moi. Voilà pourquoi j'aime ton dessin: il n'a pas de titre.» Tiré d'un texte nommé *Sexualité*, ce dernier extrait prouve que la poésie peut encore lutter contre la pornographie intellectuelle qui nous entoure.

LOIN DE NOS BÊTES
SUIVI DE LES BONNES
INTENTIONS

Benoît Chaput
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2005, 60 pages

EXPOSITION

100 % littérature pour la jeunesse

CAROLINE MONTPETIT

C'est un univers à part dans la littérature, où d'autres audaces sont permises, avant que l'enfance ne cède sa place au conformisme. Jusqu'au 1^{er} juillet, on peut visiter au Château Dufresne de Montréal une exposition dédiée à la littérature pour la jeunesse, du Québec et de l'Allemagne. L'exposition s'intitule *100 % audace* et elle avance que la littérature pour la jeunesse se fait aussi avec 100 % de désinvolture, 100 % de cran et 100 % de démesure.

Ce projet est le fruit d'un jumelage entre les collections de la bibliothèque de littérature pour la jeunesse de Munich et les créations des auteurs d'ici. Elle s'ouvre d'ailleurs sur quelques dessins originaux de Michèle Lemieux, dont le livre *Nuit d'orage* a d'abord été publié en Allemagne avant d'être traduit en treize langues. La programmation de l'exposition prévoit aussi la diffusion d'un film d'animation fait à partir de ce livre.

La visite se poursuit avec la diffusion d'un enregistrement d'extraits de contes, lus par Kim Yaroshevskaya. Puis, une pause permet aux enfants d'inventer leurs propres personnages de romans, sur de grands cahiers ouverts à leur créativité, ou encore de participer à des jeux conçus par les étudiants de muséologie du collège Montmorency. Plus tard dans la visite, les enfants seront d'ailleurs invités à participer à un atelier de création leur permettant de laisser libre cours à leur imagination.

Au cours du mois de mai, l'exposition accueillera un groupe en provenance de Bavière, ainsi qu'une série de tables rondes et



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'expo 100 % audace a lieu au Château Dufresne jusqu'au 1^{er} juillet.

de conférences sur le thème de la littérature pour la jeunesse. Les auteurs allemands pour la jeunesse Judrun Mebs ou Quint Buichholz y échangeront avec des auteurs d'ici sur les parentés, les affiliations et les coïncidences de ces deux littératures.

Il faut dire que la ville de Munich abrite la plus grande bibliothèque pour la jeunesse du monde. Fondée en 1949, cette bibliothèque regroupe 550 000 livres provenant de 130 pays et de 1000 maisons d'édition. À elle seule, sa

collection de livres anciens, toujours pour la jeunesse, compte 10 000 titres, publiés entre 1574 et 1950. La bibliothèque de Munich publie chaque année un catalogue des meilleurs titres pour la jeunesse à travers le monde. Dans ce catalogue de 250 titres, qui vient d'être dévoilé à la Foire internationale du livre de Bologne, six sont québécois.

C'est à cause de ces liens que Communication-Jeunesse a choisi de s'associer à la bibliothèque de Munich, au moment de monter

cette exposition, qui prend place à l'occasion de l'événement Montréal, capitale mondiale du livre. L'exposition doit d'ailleurs voyager vers Munich, en mars 2006, après avoir fait escale à Québec.

Elle est aussi organisée en collaboration avec l'Institut Goethe, qui organisera notamment une rencontre sur les adaptations d'œuvres de littérature pour la jeunesse allemandes faites au cinéma.

Le Devoir

Poèmes
porte-voix

Mercredi 4 mai, 20h

Une présentation de la Maison de la poésie, du Marché francophone de la poésie et de la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique de l'UQAM.

Guillaume Asselin, Éric Brogniet (Belgique), Paul Chamberland, Karine Drolet, Emmanuel Laugier (France), Bertrand Laverdure, Pierre Ouellet, Nicolas Pesquès (France), Michel van Schendel, Marc Vaillancourt

Soirée de lecture

Maison de la culture
Plateau-Mont-Royal

Laissez-passer disponibles

«[...] Le poétique tient la parole, tient parole, - dans la mémoire et l'avènement. La politique, quand elle consiste à masquer l'intérêt, c'est-à-dire le plus souvent, ne tient ni le fait ni la parole, ne tient pas la route, ne tient pas parole, fait mentir le discours.»

Michel van Schendel

Maison poésie
cep
Centre de recherche en
esthétique et poétique

Maison de la culture Plateau-Mont-Royal
465, Mont-Royal Est
pour obtenir des laissez-passer : (514) 872-2266
infos : www.maisondelapoesie.qc.ca

Le Plateau-Mont-Royal
Montréal
Marché francophone
de la poésie

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL
Conseil des arts
et des lettres
Québec

Centre de la culture
française
de Montréal

MAECI
Maison des arts
et de la culture
de Québec

COMMUNAUTÉ
FRANCAISE
DE MONTRÉAL

Premier prix du Concours
intercollégial de poésie

Nous publions le poème gagnant du Concours intercollégial de poésie, œuvre de Clémence Dumas-Côté, du Cégep de la Gaspésie et des Îles. Ce concours annuel, parrainé par *Le Devoir*, est organisé par la Société littéraire de Laval, en collaboration avec le collège Ahuntic, créateur du concours. Les prix offerts par la Société littéraire seront remis lors d'une cérémonie à Laval le 7 mai prochain.

Le plan de décharge

Trouble.
salive et sang cariés

entre les cartilages,
une danse biotique

Je dis tout:

Pour me trainer jusqu'à moi,
le traversier longe l'eau malade
je subis les connections chimiques,
ma finalité

Souvent:

la durée d'un essoufflement bleu-brun,
je suis chanter des colères maniaques

Derrière mes petits sons, mes petits frères de corde

Ce sont:

Trente-huit mots
qui le sont de naissance

D'abord tu courais

Née à Montréal en 1986,
Clémence Dumas-Côté est
passionnée de théâtre
et de poésie. Elle a
jusqu'ici publié dans les
revues *Dialogis*
et *Steak haché*.

ÉCHOS

Contre Google

La Bibliothèque nationale de France a annoncé que 19 bibliothèques nationales européennes ont signé une motion destinée à contrer le gigantesque programme de numérisation de livres lancé par le moteur de recherche hégémonique Google. Pour Jean-Noël Jeannequin, président de la BNF, il s'agit de faire en sorte, dans l'urgence, d'éviter «une domination écrasante de l'Amérique dans la définition de l'idée que les prochaines générations se feront du monde.» - *Le Devoir*

Prix Goethe
à Amos Oz

L'important prix Goethe de la Ville de Francfort, décerné depuis 1927,

a été décerné cette année à l'écrivain israélien Amos Oz pour l'ensemble de son œuvre. Son travail littéraire et son engagement politique ont été salués par le jury. Amos Oz est tenu pour être une des grandes voix de la paix au Moyen-Orient. Le prix Goethe est doté d'une bourse de 50 000 euros. - *Le Devoir*

Les archives de
Norman Mailer

L'écrivain américain Norman Mailer cède pour 2,5 millions \$US ses archives au centre Ransom, de l'Université du Texas à Austin. L'auteur prolifique a cédé quelque 900 cartons de documents, parmi lesquels on trouve notamment des manuscrits, des photographies, des textes inédits et de la corres-

pondance. Le centre Ransom, une des institutions culturelles les plus importantes aux États-Unis, conserve déjà 36 millions de manuscrits, un million de livres rares, cinq millions de photos. Né dans le New Jersey en 1923, Norman Mailer a connu un succès constant depuis *Les Nus et les Morts*, publié à l'âge de 25 ans. - *Le Devoir*

Contes de fées

Un chercheur britannique a établi un lien entre la lecture des contes de fées au cours de l'enfance et le risque d'engager des relations violentes à l'âge adulte. Les filles qui se sont nourries de telles histoires tendent à devenir plus soumises dans leurs relations et croient que la force de leur amour pourra changer leur conjoint. - *Le Devoir*

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les lectures de Linda Lê

Une autobiographie et un nouveau roman de l'écrivaine d'origine vietnamienne

GUYLAINE MASSOUTRE

Linda Lê se remarque par son style incisif et intense. Depuis l'âge de 21 ans, date de son premier livre, elle n'a fait que le peaufiner. Née au Vietnam en 1963, de sa jeunesse à Saïgon elle garde le souvenir du communisme, régime des interdits, et les rêves d'une élite culturelle francophile.

A quatorze ans, laissant son père au pays natal, elle émigre avec les femmes de sa famille. Devient-elle apatride? Non. Exilée de l'intérieur au Vietnam, puis étrangère à Lille et à Paris, où elle complète une formation en lettres dont la solidité se mesure à ses textes, elle signe une œuvre qu'elle aimerait éviter de voir étiquetée «francophone».

Dans *Le Complexe de Caliban*, elle s'explique. Avec une belle économie d'écriture, elle fait le tour d'une relation déterminante aux livres. Ces quelques romans interdits, qualifiés de «produits d'une culture jugée permissive et dégénérée», ont engendré «le désir d'autres livres, la recherche d'autres voix». Par l'étendue de ses références, Lê montre combien l'interdit de la dictature a aidé l'idéalisation. Comme chez Dai Siji, *Les Misérables* de Victor Hugo crée un appel d'être formidable. De même, Ann Redcliffe, rappelle Lê, éveilla cet appétit chez le tout jeune Dostoïevski.

Le rêve des uns

Le Complexe de Caliban sacrifie au genre de l'autobiographie intellectuelle d'écrivain. L'expérience d'une gestation venue de loin, racontée avec simplicité lorsqu'il s'agit du Vietnam, se complexifie au fur et à mesure que la migrante implante sa curiosité et ses choix.

Dans cet essai, Lê réussit à surprendre, par son usage de la mémoire — «L'écrivain est un lecteur de soi qui se subvertit lui-même», dit-elle dans les mots de George Steiner. La liberté de ses associations fait naître une bibliothèque vivante. Entre ses rayonnages, la figure paternelle, «le gredin», le nomme-t-elle, joue en clair obscur, ombre batailleuse se mesurant au visage sévère des autorités.

A la troisième personne, Lê va à l'essentiel: son propre combat. «Les mots devaient être sa patrie, l'écriture tenait lieu de racines. La grenouille, la métèque, tout ce qui en elle était en procès avec soi et avec le monde, trouvait l'apaisement dans la grammaire», explique-t-elle. On le voit, la cohabitation avec la langue acquise s'effectue sans honte ni ressentiment. Pour elle, l'intimité partagée entre lecteurs est un bonheur chuchoté. Comment tant de ses disciples, s'étonne Lê, peuvent-ils s'en désintéresser?

Sa discipline vis-à-vis des lettres finit par payer. Lê salue en Cioran l'écrivain apatride, dont le mysticisme et la lucidité tranchante lui permettent de s'élever «à la volupté du silence». A force de côtoyer les grands, de Sylvia Plath à Akutagawa, en passant

par Pasternak ou Dagerman, Nizon ou Tsvetaeva, une voix «criminelle» se fait entendre en elle: «J'avais tué le mandarin mais son fantôme hantait mon encrier.» La lecture d'une édition française polymorphe, qu'elle semble avoir avalée, la renvoie aujourd'hui à l'incontournable adage socratique. Connais-toi toi-même.

La vérité des autres

Lê n'échappe pas au tourbillon occidental. Au contraire, elle tend ces spirales de perdition au miroir oriental et frappe un écho de vide. Encore faut-il le sentir! Lorsqu'elle passe d'un ton de révolte à l'obéissance, ou des contes vietnamiens à la légende de Salomé réclamant la tête de Jean-Baptiste, il faut suivre la romancière chaussée de bottes de sept lieues. La voici en train de revêtir la pelisse changeante du comédien, du héros ou de la victime! Elle se libère des préjugés.

Dans ce tohu-bohu, Lê définit le complexe d'un romancier. Pour cela, elle se réfère à Caliban et à Ariel, les génies shakespeariens de *La Tempête*. L'un sans l'autre n'est rien. Mais chacun d'eux doit survivre, dit-elle, à la discorde essentielle qu'il entretient avec l'autre. La démonstration est brillante. La tension que Lê met au jour sans l'éviter résonne dans une coque vide. C'est intelligent, très stimulant.

La romancière publie aussi un roman, *Conte de l'amour bifrons*. Dans ce treizième ouvrage, la dualité précédente se retrouve. Non, Lê n'y formule pas une théorie de la littérature. Mais elle illustre avec une énergie impétueuse un mode d'être qui consiste à ouvrir promptement ses bagages: lorsqu'elle raconte, ses maîtres se montrent.

Conte, parabole, allégorie d'une autobiographie, ce puzzle mental est un résidu dudit complexe de Caliban. Le sujet funambulesque, au dire même de Lê, se casse le cou après quelques chapitres. Alors, le moi honni des Orientaux pointe le nez, et avec lui le combat entre deux pensées.

Entre cynisme et orgueil, exhibition et retrait du je, le récit recommence. Il tangué sans couler. Janus bifrons, le dieu de janvier à double face, s'empare du crayon. Il s'en dégage une obscurité, une énigme que le mythe incarne. Le nœud sourd à la source du récit. De l'intérieur. Ainsi, la preuve est faite: la voix de Lê se plie avec humilité à l'antagonisme. Mais, à la fin, quelque chose de disponible a progressé: «Elle va elle ne sait où rapporter elle ne sait quoi.» Elle, c'est la lectrice, personnage immatériel qui unit tous les livres.

LE COMPLEXE DE CALIBAN
ET CONTE DE L'AMOUR BIFRONSLinda Lê
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2005, 180 et 151 pages

BIOGRAPHIE

Max Jacob, le clown magnifique

PAUL BENNETT

Qui lit encore Max Jacob aujourd'hui? Pourtant, ce brillant causeur, peintre autant que poète, ami intime de Picasso et d'Apollinaire, figure mythique de la faune artistique de Montmartre à l'aube du siècle dernier, a laissé derrière lui une œuvre aussi bariolée que le manteau d'Arlequin qu'il aimait parfois endosser pour épater ses amis.

Max Jacob passera probablement à l'histoire littéraire comme un «personnage» plutôt que comme un créateur de premier plan, un excentrique au talent protéiforme mais manquant du sérieux et de l'ambition qui font les génies.

Béatrice Mousli lui consacre, chez Flammarion, une biographie inspirée, où elle tente de rassembler tous les morceaux du puzzle que fut la vie souvent trépidante de ce caméléon, juif converti au catholicisme, homosexuel honteux, peintre rêvant de littérature et poète se rêvant à l'égal des Matisse et Picasso, précurseur des surréalistes et dadaïste avant Dada.

Déjà, ses contemporains prenaient plus ou moins au sérieux ce saltimbanque qui aimait trop les feux des projecteurs et que ses amis peintres représentaient le plus souvent «comme un homme rond et chauve, monocle sur œil rieur, dandy en chapeau, cravate, écharpe, avec canne et bagues», lui pourtant pauvre comme Job. Picasso, Braque, Modigliani, Juan Gris se lient d'amitié avec cet excentrique bon vivant et le prennent comme modèle... tout en se moquant derrière son dos de son côté cabotin, éparpillé.

Et pourtant, Max le pitre aura toujours une haute conception de



talement à leur art, sans partage et compromis. Lui, le touche-à-tout, à l'impression de n'avoir rien accompli, de laisser des morceaux, un ensemble inachevé, sans unité.»

Et en effet, à part *Le Cornet à dés* et quelques poèmes épars, que sont les œuvres de Jacob devenues? est-on tenté de se demander. «Max, c'est un amas de bouts de ficelles», écrivait un de ses amis. Et son œuvre est à son image, foisonnante mais sans qu'on sache par quel bout l'aborder...

Si Jacob est important, c'est davantage comme découvreur de talents, de Pierre Reverdy à Michel Leiris, d'André Malraux à Charles Trenet. Max Jacob est un passeur, un entremetteur. Sans le sou durant toute sa vie, même à l'époque où la gloire finit par lui sourire, Jacob est prêt à donner sa dernière chemise pour venir en aide à ses protégés.

Durant les dernières années de sa vie, ce juif converti vivra de plus en plus en reclus et en dévot. Les nazis l'envoieront mourir au camp de Drancy en février 1944.

La biographie de Béatrice Mousli a l'avantage de nous brosser le portrait nuancé d'un personnage changeant, dont l'œuvre et l'action ont été plus ou moins occultées par la légende du Montmartre des années folles. Cet ouvrage a le grand mérite de ramener Max Jacob à l'avant-scène, là où ce «clown de la poésie» brillait de tous ses feux.

Le Devoir

MAX JACOB
Béatrice Mousli
Flammarion,
coll. «Grandes biographies»
Paris, 2005, 514 pages

la littérature comme de la peinture, qu'il pratiquera toutes deux en ermite, s'enfermant des jours entiers dans une chambre minuscule. Contrairement aux surréalistes qui le rejetteront très vite, Jacob ne croit pas à la création spontanée et aux miracles de l'automatisme: pour ce fantasiste épris de mysticisme, la création est synonyme de solitude et de travail. Sa devise? «Écrire pour mieux écrire», renoncer au premier jet, ne pas craindre de recommencer.

Entre plume et pinceau

Son problème, c'est qu'il ne saura jamais choisir, peignant de plus en plus pour gagner sa vie, écrivant sans faillir dans l'espoir d'être reconnu par un plus large public. En 1937, il avouera sans détour dans une lettre: «J'ai perdu ma vie littéraire à cause de la peinture et perdu ma vie picturale à cause de la littérature.» Commentaire de Béatrice Mousli: «Il est vrai que ses références sont Apollinaire d'un côté et Picasso de l'autre, deux hommes qui se sont donnés to-

L'instant même
NOUVELLES · ROMANS · ESSAISL'instant même
félicite
Gilles PellerinLauréat du Prix de création littéraire
Ville de Québec
Salon international du
Livre de Québec156 p., 17,95\$
ISBN 2-89502-157-0xueiruc
tnemiarv
setê
SUOV

♦ On n'est jamais trop curieux ♦



KAY SCARPETTA

est de retour à Richmond
où son ancienne équipe
compte sur elle pour
élucider un meurtre.PATRICIA
CORNWELLSIGNE
SUSPECTPATRICIA
CORNWELL
SIGNE
SUSPECTFlammarion
Québec

ESSAIS

Vaincre l'homophobie en 175 pages

CAROLINE MONTPETIT

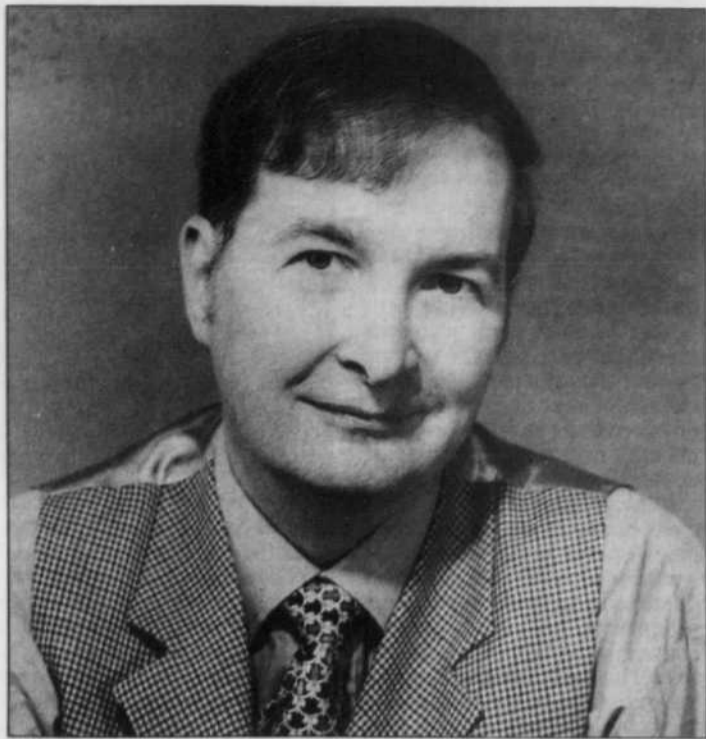
Au sein de la société québécoise, l'école est l'un des milieux les moins ouverts à l'homosexualité. C'est ce que croit le chercheur Michel Dorais, professeur en travail social à l'Université Laval, qui vient de publier un livre intitulé *Sains et saufs - Petit manuel de lutte contre l'homophobie à l'usage des jeunes*, chez VLB.

Ce livre, qu'il a cosigné avec le Français Eric Verdier, s'adresse aux jeunes de 14 à 25 ans, mais aussi à leurs parents, à leurs professeurs et aux intervenants qui sont en contact avec eux.

Récemment, une étude américaine concluait que 90 % des jeunes homosexuels avaient fait l'objet de remarques désobligeantes à l'égard de leur sexualité, que le tiers avaient subi une forme de harcèlement physique en 2003 et qu'un sur cinq avait subi une agression physique au cours de la même période. Selon des chercheurs canadiens, ces données valent aussi pour le Canada.

Michel Dorais ajoute quant à lui que les jeunes sont ostracisés non pas seulement parce qu'ils sont homosexuels, mais aussi parce que leur profil ne correspond pas aux stéréotypes sexuels. Un garçon qui n'aime pas les sports et qui préfère la danse, ou qui parle d'une certaine façon, sera beaucoup plus facilement ostracisé qu'une femme qui a des côtés masculins. À cet égard, remarque-t-il, l'égalité entre les garçons et les filles n'existe pas.

Dans son livre, Michel Dorais et Eric Verdier incitent les jeunes ayant une sexualité différente à combattre les stéréotypes récur-



Michel Dorais

rents. Ils condamnent notamment le fait qu'homosexualité et pédophilie soient étroitement associés.

«Rien n'est plus faux», écrivent-ils. *La majorité des actes pédophiles sont commis par des hommes envers des fillettes. Même ceux qui abusent des garçons ne sont généralement pas homosexuels. Enfin, les femmes lesbiennes sont, toutes catégories confondues, les moins susceptibles de commettre des abus sexuels.*

Il faut dire aussi que les deux chercheurs ont beaucoup travaillé sur le suicide chez les ho-

mosexuels, des deux côtés de l'Atlantique. Il y a quatre ans et demi, Michel Dorais constatait, au cours de cette étude, que la prévalence du suicide chez les jeunes ostracisés pour leur comportement sexuel était six fois plus élevée, même dans les pays du monde où ces indices étaient les plus bas.

Nuance!

Michel Dorais tient cependant à préciser que c'est l'homophobie qui peut entraîner le suicide et non l'homosexualité.

«Ces jeunes se suicident parce qu'ils ont l'impression qu'ils ne pourront jamais avoir de place. Il n'y a pas de jeunes qui se suicident parce qu'ils découvrent qu'ils sont attirés par le sexe opposé, parce que ce n'est pas ostracisé», remarque-t-il.

Alors que le débat sur les mariages gays se poursuit et que l'on peut voir des couples homosexuels dans un téléroman comme *Virginie* par exemple, les jeunes sont moins éduqués à l'ouverture à l'homosexualité que les adultes, soutient Michel Dorais. Alors que l'école se fait un devoir de soutenir l'ouverture envers les différentes communautés religieuses, elle semble continuer de croire que la discrimination envers les homosexuels ne la concerne pas. *Sains et saufs* ne s'adresse pas d'ailleurs uniquement aux homosexuels, mais aussi aux bisexuels, aux ambisexuels, aux queer, aux transgenres et autres non-conformistes.

Selon le chercheur, 20 % des jeunes ont des rapports homosexuels à l'adolescence, mais cette proportion descend à 10 % lorsqu'on parle des adultes dont l'homosexualité est identitaire. Fait à noter, le chercheur affirme que ces données sont demeurées les mêmes à travers les années.

Le Devoir

SAINS ET SAUFS

PETIT MANUEL DE LUTTE CONTRE L'HOMOPHOBIE À L'USAGE DES JEUNES
Michel Dorais et Eric Verdier
VLB éditeur
Montréal, 2005, 175 pages

Chevrier contre l'homme fini

LOUIS CORNELLIER

Le Temps de l'homme fini, du politologue Marc Chevrier, est un essai au sens noble du terme, au sens littéraire, c'est-à-dire un essai qui ne porte pas nécessairement sur la littérature mais qui est en lui-même littérature, un essai qui refuse de choisir entre la pensée et le style pour mieux se vautrer dans l'une et dans l'autre à la fois, convaincu qu'il s'agit là de la seule façon d'avancer à la rencontre du monde. Cela est souvent pompeux, verbeux, précieux, mais ce l'est avec une grâce qui a bien des charmes.

Ronchonneur de classe, Marc Chevrier part à l'assaut d'une modernité étourdie, dévoyée, qui met tous ses œufs dans le panier d'un individualisme creux confinant à un narcissisme triomphant sur un fond de détresse noyée dans le divertissement. L'homme fini du titre, c'est l'homme «enfermé dans son moi, son identité et ses droits, qui ne tolère aucune référence étrangère à ses désirs, à son corps et à ses origines», c'est l'homme privé du «sens de l'idéal» et de repères, celui qui ne se trouve plus en s'arrachant à lui-même par un effort, un travail culturel inspiré par un idéal, mais plutôt dans l'enfermement tristement joyeux de son propre moi.

Sur le plan politique, il trouve sa boussole dans le sondage, puisqu'il est convaincu que «l'opinion publique ne découlerait pas de la délibération collective, ni du choc des idées et des expériences, mais tout simplement de l'énonciation de ce qu'un «moi» pense et ressent, coupé du monde dans l'intimité de son salon».

Sur le plan psycho-social, cultivant un souci de soi oublié de la société, il se réfugie dans un communautarisme (social, sexuel, ethnique) à l'intérieur duquel «l'identité affirme plutôt une manière d'être dont le seul mérite est d'exister, telle qu'elle est, reçue sans effort ou arrachement à sa condition».

Sur le plan culturel, il ne tolère, malgré les apparences, que ce qui lui renvoie du Mème. Sur le plan pédagogique, il appelle violence tout horizon qui lui renvoie autre chose que sa propre image: «En centrant l'enseignement sur les «besoins» de l'enfant, sur l'expression de son vécu, [la pédagogie moderne] l'abandonne à sa subjectivité, au lieu de le pousser à s'en extraire pour comprendre le monde qu'il a en héritage».

On pourrait croire qu'une telle obsession narcissique, si intensément cultivée, manifeste une satisfaction bon enfant issue de la victoire de l'idéal démocratique de liberté individuelle sur le poids des conventions et des héritages oppresseurs, mais Chevrier montre que cette complaisance relativiste constitue plutôt le terreau d'esclavages en habits neufs: «Dans les sociétés libérales où prospère cet atomisme, les individus vivent en état permanent de dissociation mentale».

Le discours public célèbre jusqu'à plus soif les libertés de l'individu et les érige en fondements du régime politique et de la vie sociale; dans les faits, l'individu, privé de repère moral et d'enracinement dans une histoire et une patrie, succombe au conformisme de la publicité, du marché, des modes, des tribus, des médias et du milieu de travail, toutes puissances où se déploie la Mimesis.»

Une tradition conservatrice

Critique féroce, mais néanmoins amusé, du défile de la fierté gaie, où l'homme, «débarrassé de la gangue de la culture, [...] retrouve sa liberté et son être profond dans l'exaltation de ses fonctions vitales», de la pollution par le bruit, de la publicité, de la «laideur conviviale» de Montréal, de la disparition de la saine distinction entre les sphères publique et privée («Or, l'homme fini se résout à vivre dans un monde où la sphère publique est sans transcendance et la sphère privée sans discrétion») et des envirements d'une science autoréférentielle qui s'abîme dans le culte de l'efficacité jusqu'à effacer tout horizon humaniste, Marc Chevrier renoue avec une tradition qu'il faut bien qualifier de conservatrice. Toutefois, précisons qu'il s'agit — n'ayons pas peur d'un oxymoron de plus en plus nécessaire — d'un conservatisme moderne (manière Arendt, Finkelkraut ou Grand'Maison), en ce sens qu'il souhaite conserver de la modernité les promesses d'avant les dérives.

L'essai, écrit-il, «se trouve en quelque sorte coincé entre le réel objectif de la science et le subjectif capricieux de l'art. Or, écrire un essai aujourd'hui, c'est encore principalement avoir la passion du vrai». Et ce vrai, qu'il s'agit d'explorer, où se trouve-t-il sinon dans l'écart qui existe entre le sujet et l'altérité qui l'habite et qui l'entoure, dans le mouvement qui pousse le premier à se lancer à la quête incessante de la seconde en espérant trouver, en chemin, un peu de l'essentiel qu'il poursuit? Mais il faut, pour cela, partir, c'est-à-dire accepter de briser la clôture du moi satisfait en prenant le risque d'un affrontement avec un idéal compromettant.

«La vie, écrit Chevrier, ne loge ni du côté de l'idéal, ni de celui du Mème; elle se manifeste grâce à la tension irréductible entre les deux. La bêtise de l'homme fini est d'avoir pensé que, pour vivre, il faut abolir cette distance.» Penseur pessimiste guetté par la prétention et aux manières parfois agaçantes, l'essayiste du Temps de l'homme fini s'impose néanmoins comme un redoutable contempteur des Narcisse contemporains que nous sommes.

louiscornellier@parroinfo.net

LE TEMPS DE L'HOMME FINI
Marc Chevrier
Boréal
Montréal, 2005, 248 pages

Jean Ziegler plaide pour la dignité de la honte

ANNE-MARIE BRUNELLE

La Déclaration d'indépendance des États-Unis stipule que «tous les hommes ont été créés égaux; le Créateur leur a conféré des droits inaliénables, dont les premiers sont: le droit à la vie, le droit à la liberté, le droit au bonheur». Lors d'une visite en France en 1776, Franklin, coauteur de ce célèbre texte, s'est fait reprocher par le jeune Danton le fait que la Déclaration d'indépendance ne comporte aucun pouvoir pour se faire respecter. «Erreur!», rétorqua Franklin. «Derrière cette déclaration, il est un pouvoir considérable, éternel: le pouvoir de la honte.»

La honte dont traite le Suisse Jean Ziegler dans son dernier essai, *L'Empire de la honte*, diffère de celle qu'évoquait Franklin. Elle dérive à fait que la victime, plutôt que l'oppressé, se sent aujour-

d'hui honteuse. La honte s'abat sur le pauvre qui mendie, sur la mère d'enfants affamés, sur le public accablé par la fatalité et le sentiment de son impuissance. Citant Emmanuel Kant, selon qui le sentiment de honte découle du déshonneur, Ziegler appelle à remettre la honte à sa place: «L'empire de la honte a pour horizon le déshonneur infligé à tout homme par la souffrance de ses semblables», écrit Jean Ziegler.

La honte redevient alors source de solidarité, comme au temps des insurgés français de 1789. Utopie? Certainement. Ziegler s'en réclame, tout comme Riccardo Petrella dans *Désir d'humanité* (2004). Ces penseurs de l'alternativisme semblent avoir décidé de revaloriser la notion même d'utopie, mise à mal par la force du discours sur l'inévitabilité des inégalités et des maux humains.

Ziegler poursuit donc son travail de démonstration et de dénonciation entrepris dans *Les Nouveaux Maîtres du monde* (Fayard, 2002). Il y écrivait que mourir de faim aujourd'hui, c'est mourir assassiné, parce que jamais l'humanité n'a eu autant de moyens pour dompter la famine et la misère. En 2005, il va plus loin en qualifiant la faim et la dette d'armes (honteuses) de «destruction massive».

Jean Ziegler est un penseur et un homme de terrain. Depuis 2000, il est rapporteur spécial des Nations unies pour le droit à l'alimentation. Il n'hésite pas à faire appel à des expériences personnelles, à des rencontres et à des souvenirs pour illustrer son propos. C'est parfois agaçant — son je se fait insistant sans toujours être utile —, mais on ne pourra lui reprocher de ne pas s'impliquer personnellement.

La mondialisation néolibérale ne manque pas de détracteurs. Jean Ziegler se démarque en racontant des histoires. Il dénonce avec force chiffres les multinationales et le FMI, mais la faim est

aussi racontée par une mère éthiopienne ou un enfant des dépotours. Le lecteur en apprendra plus sur l'enfance du président Lula, du Brésil, qui se raconte. Jean Ziegler consacre d'ailleurs tout un chapitre à Lula et au Brésil, disant qu'il se prépare à une formidable révolution démocratique et économique, à l'issue incertaine, mais dont l'Europe ne se soucie pas du tout. Et au Québec, qui s'en soucie? Bombardier? La FTQ?

La démonstration de Ziegler est riche. Elle puise dans l'histoire, chez les philosophes et les dramaturges, de même que dans l'expérience personnelle de l'auteur. C'est là tout l'intérêt de son livre, qui ne s'adresse pas aux spécialistes ni aux militants, mais bien à un public plus large. Ziegler convie de belle manière à se réapproprier cette vieille idée du bonheur commun.

L'EMPIRE DE LA HONTE
Jean Ziegler
Fayard
Paris, 2005, 324 pages

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Olivieri librairie • bistro

Olivieri

Au cœur de l'actualité

Jeudi 5 mai à 18h30

Places limitées
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639
Réservation obligatoire
Entrée : 5\$ sauf Amis

Causerie

L'éthique : l'affaire de tous ?

À l'occasion de son passage à Montréal, nous recevons **Martin Winckler**, médecin et auteur de nombreux romans. Il viendra débattre d'éthique à l'heure où cette notion est présente partout dans l'espace public. Comment dans notre société globalisée, les décisions prises collectivement peuvent-elles aussi servir chaque individu ?

Cette causerie sera précédée d'une lecture de textes de M. Winckler par Sophie Clément.

Dans le cadre du colloque :
La bioéthique des modes et lieux de décision
www.fes.umontreal.ca/bioethique/

Olivieri librairie • bistro

Olivieri

créé l'événement

LECTURES DU NOROÏT

RITOURNELLE
ALAIN CUERRIER

M'ACCOMPAGNE
MARC ANDRÉ BROUILLETTE

Dimanche 8 mai à 15h00

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639
Entrée libre

Des livres pour savoir

MARLOUE SAINTÉ-MARIE

ÉCRIRE À BOUT PORTANT

LES LETTRES DE GASTON MIRON À CLAUDE HAEFFELY (1954-1965)

136 p. 19,95 \$

Mariloue SAINTÉ-MARIE

Un essai de Mariloue Sainte-Marie sur les lettres de Gaston Miron à Claude Haefely. Elle y démontre que l'essentiel de la poésie de Miron est déjà toute présente dans ces lettres.

Éditions Nota bene

ÉCHOS

Le père de Tintin sous la loupe

Quel Hergé se cache derrière Tintin, héros parfait s'il en est, sans père, ni mère, ni passé pour le révéler ou le trahir? C'est ce que tente d'élucider Bernard Spee lors d'une conférence savamment intitulée «Comment repérer les grandes étapes d'une résilience réussie mais toujours fragile chez Hergé?», organisée par le Centre d'études interdisciplinaires Wallonie-Bruxelles avec le soutien de la délégation Wallonie-Bruxelles au Québec. Le spécialiste de la célèbre bédé et de son auteur se met en quête de «la matrice de la créativité hergéenne» en s'appuyant sur le concept de résilience

qu'a développé Boris Cyrulnik. Le jeudi 12 mai à l'Université du Québec à Montréal. Info: (514) 987-3000, poste 5683. — *Le Devoir*

Des bibliothèques qui attirent

Le modèle des grandes bibliothèques, ces édifices lumineux et onéreux dont les villes tendent à s'affubler par les temps qui courent, semble faire ses preuves. Ouvertes il y a un mois, les nouvelles institutions de Gosport et de Brighton, au Royaume-Uni, ont vu gonfler le nombre de leurs visiteurs et des emprunts de livres par rapport aux anciens édifices, selon le *Guardian*. Les emprunts ont triplé à la Grande Bibliothèque de Brighton, qui a coûté 33,3 millions de dollars. Les chiffres généralement alarmants des institutions du livre britanniques laissent croire à leur disparition d'ici 20 ans. Ces récentes observations tendent plutôt à démontrer que le déclin des bibliothèques dérive plus de négligences financières que d'une réelle baisse de l'intérêt pour la lecture. — *Le Devoir*

Nouveau recueil de contes chez Henri Gougaud

Un nouveau venu est apparu dans la délicieuse collection des contes de sages, qu'Henri Gougaud dirige aux Éditions du Seuil. Drapés à l'ancienne de toile orangée, les *Contes de sages qui s'ignorent*, réunis par Marie Faucher, sont accompagnés de magnifiques gravures et de frises provenant de la collection Kharbin-Tapabor. — *Le Devoir*

lireloue.com

Librairie de location unique au Québec.

15 jours d'essai gratuit!

DE VISU

Le printemps des plasticiens

HOMMAGE AUX PREMIERS PLASTICIENS
Galerie Simon Blais
Jusqu'au 14 mai

RENÉ VIAU

Est-ce un bouclier? Un blason? Ou tout simplement un tableau de Fernand Toupin? À géométrie variable, ce polygone irrégulier fait se croiser en haute tension sur fond blanc des angles droits, quelques lignes noires, des bandes marron et une verticale scintillante de bleu. Aujourd'hui, cette *Aire avec petits bruns* se fait emblématique de cet *Hommage aux premiers plasticiens* qui se déroule à la galerie Simon Blais (jusqu'au 14 mai).

Sous vitrine, quelques feuilles dactylographiées en date du 10 février 1955. Pour peu, on entendrait crépiter une vieille machine à écrire scellant cet engagement à ne s'attacher «qu'aux faits plastiques». Les phrases clament. «Les plasticiens font de la peinture parce qu'ils aiment ce qui est particulier à la peinture.» Du banal? Ces peintres affirment en fait que leur langage pictural «se passe de justification». L'œuvre est la création de ceux, «une collectivité», qui la regardent. En une dizaine de feuillets, ce manifeste couronne leur exposition organisée par Molinari à L'Échourie. Critique d'art phare à *La Presse*, Rodolphe de Repentigny, alias Jauran, son nom de peintre, rédige le texte. Lui et ses camarades renoncent «à toute attitude romantique de la peinture». S'ils écartent leur rage gestuelle, ils ne nient en rien l'apport de ces aînés, premiers éclaireurs de la Grande Noirceur et déjà canonisés héros culturels. «La révolution automatiste amorcée par Borduas, écrit de Repentigny, apparaît comme germinale.» En finale, «l'intuition intuitionnée» est invoquée comme valeur avant quatre signatures: Belzile, Jérôme, Toupin, Jauran. Les plasticiens.

Chercher autre chose

«L'intuition intuitionnée. Là, je trouvais que de Repentigny faisait fort, sourit maintenant Toupin. Il est vrai que l'intuition demeure la base de mon histoire.» Le peintre se souvient de cette période comme «à la fois très inspirée et très réfléchi». Audacieuse, la composition de ses toiles irrégulières semble alors dicter leur configuration extérieure et non l'inverse. «Nous voulions contourner le rectangle, explique Toupin. Cela devait être dans l'air. J'ai dé-



Exposition de l'Association des artistes non figuratifs de Montréal au YMCA, au printemps et à l'été 1957. Au premier rang, les plasticiens Louis Belzile (à gauche) et Fernand Toupin (à droite), arborant des toiles aux formes irrégulières.

couvert cela en une inspiration subite. J'ai reçu un appel de Louis Belzile. Nous discutons beaucoup de notre travail. Je lui ai fait part de ma trouvaille. Chose étrange, car nous ne nous étions pas consultés, lui aussi, cette journée-là, avait peint un tableau en forme de trapèze irrégulier.

Structurant, s'attaquant à la forme traditionnelle du support, ces premiers plasticiens inspirés de Mondrian vont ainsi, pour leur peinture, «tendre vers cette complète autonomie» revendiquée par leur manifeste. «La toile n'est plus une fenêtre», souligne aujourd'hui Louis Belzile. À ses yeux, les plasticiens ont mené «un combat pour la rigueur». Chatoyante et raclée, la matière lumi-

neuse de ses toiles est contenue par des structures denses. Ses œuvres sur papier sont cerclées de traits.

«L'automatisme, selon Françoise de Repentigny, était en fin de parcours. Il fallait chercher autre chose. Sans se concerter, les plasticiens se sont reconnus spontanément lors d'une première exposition à la librairie Tranquille en 1954. L'idée n'était pas de former un groupe organisé mais de se réunir, d'échanger. Selon Françoise de Repentigny, critique d'art pour *Le Devoir* en 1960, son mari Rodolphe de Repentigny, mort en 1959, pratiquait la peinture comme un axiome. «Il se donnait comme défi de créer un objet sans perspective, non référentiel.

Jauran ne planifiait pas toutefois ses tableaux. Il travaillait dans l'urgence, dès qu'il avait deux heures devant lui. À main levée. Sans schéma. Pas de séduction. Il commençait par une première forme, organisait autour les tons, les lignes et les rapports entre ces composantes. Le tableau était terminé quand on ne pouvait plus rien y enlever. Il refusait toute formule. C'est pour cela que sa peinture n'est jamais froide ou rigide.»

À la fois angulaires et fluides, les verticales de la toile de Jean-Paul Jérôme composent une grille distordue contrebalancée par une harmonie de pourpre, de terre de Sienne, de gris. «Le manifeste nous a permis de mieux faire connaître nos œuvres, me confiait Jean-Paul Jérôme peu avant sa mort. Il n'y avait pas de place à Montréal pour ce type de peinture. Il était important de nous regrouper par affinités et de conserver en même temps cette grande liberté d'expression. Seul, on ne pouvait aller bien loin. Cela a permis aux artistes de se rassembler pour montrer notre travail et affirmer notre présence dans le Québec qui commençait à bouger.» Jérôme s'embarqua pour Paris en 1956. Il y rencontre Mortensen, Martin Barré. Il fréquente la galerie Denise René.

L'exposition se conclut par une photo de groupe retracée par Simon Blais. D'après mes recherches, il s'agit d'une exposition de l'Association des artistes non figuratifs de Montréal, organisée au printemps 1957 au YMCA. Fondée et présidée par Fernand Leduc — dont la peinture d'alors se fait construite —, cette coalition voit le jour en 1956. Il est possible que de Repentigny, curieusement absent du groupe, ait pris la photo. Chacun pose armé de son tableau. Automatistes avec Barbeau, Gauvreau, Mousseau. Postautomatistes en un sens avec McEwen, André Jasnin et Pat Ewen. Ensorceleurs du signe avec Giguère et Bellefleur. Géométriques avec Belzile, Toupin, de même que Claude Toussaint et Molinari, qui va se faire l'activiste de cette tendance. La scène artistique contemporaine se resserre alors autour de nouvelles alliances. Plus qu'une association stricte, être plasticien désignera à la suite un courant majeur avec la géométrie comme sésame.

Ce printemps plasticien accompagnait aussi à la galerie Gala le parcours rétrospectif de Louis Belzile (jusqu'au 22 avril). La galerie Bernard fait place (jusqu'au 7 mai) aux dernières œuvres matérialistes caractéristiques de Toupin après son épisode plasticien. Dressés entre 1990 et 1993, ces petits formats sont à la fois volcaniques et glaciaires. Ils méritent un regard renouvelé. «Plus récemment, souligne Toupin, je me suis rapproché de la géométrie.»

Fragments d'existences

INSTANDSTILNENSSE

Jusqu'au 14 août
Musée des beaux-arts
de Montréal
Pavillon Jean-Noël-Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest

JOHN OSWALD

Jusqu'au 7 mai
Pierre-François Ouellette Art
Contemporain
372, Sainte Catherine Ouest,
Suite 423

MICHEL HELLMAN

L'installation *Instandstillnessence*, de John Oswald, présentée actuellement au Musée des beaux-arts de Montréal, a souvent été comparée aux photographies de Spencer Tunick. Et pourtant, les œuvres de ces deux artistes n'ont vraiment rien de commun. Dans les séries de nus de Tunick (on se rappelle cet amalgame de chairs étalées sur l'esplanade de la Place des Arts, qui avait été montré au MACM en 2001), le sujet devient presque abstrait, dépersonnalisé. Oswald, au contraire, fait ressortir, de la représentation d'un enchaînement de corps dans la foule, un aspect beaucoup plus intimiste.

L'intimité n'est pourtant pas le premier mot qui vient à l'esprit quand on entre dans la salle au sous-sol du musée où est présent-

tée l'installation. On est accueilli par une espèce de fresque gigantesque sur laquelle on distingue plusieurs centaines de personnages grande nature, habillés ou dévêtus, qui semblent nous fixer attentivement. Il y a là des hommes et des femmes, de tous les âges, de toutes les tailles, de toutes les couleurs...

À première vue, on dirait une photographie grand format fixée sur un immense panneau. Mais, en regardant plus attentivement l'image, on constate que les figures apparaissent sur un écran et disparaissent progressivement. Il s'agit en fait d'un assemblage de photographies superposées qui se succèdent sur une projection vidéo en boucle très lente.

L'artiste nomme ce singulier procédé «chronophotique», un terme qu'il a inventé en rassemblant les mots grecs *chronos* (temps) et *phôs* (lumière). C'est une technique qu'il résume ainsi: «une photo qui n'est pas vraiment fixe et un film sans mouvement». En effet, on a l'impression de voir une photographie qui s'anime, un

peu comme une illusion d'optique ou une hallucination.

Ce procédé est original, mais pas forcément novateur dans l'art contemporain. Cette installation fait d'ailleurs penser aux œuvres de Bill Viola, qui utilise également dans ses vidéos une progression d'images très lente pour provoquer un effet méditatif. Mais, ce qui rend l'œuvre d'Oswald intrigante, c'est cette manière de donner un caractère temporel à des portraits, qui sont avant tout statiques. Les personnages que l'on voit dans l'œuvre semblent prendre vie, alors qu'on sait qu'on assiste à leur inexorable disparition.

Avant de se lancer dans les arts visuels, John Oswald a d'abord été connu comme musicien. Son style particulier, qu'il qualifie de «plunderphonics», consiste à s'approprier des fragments de musique connus et à les réadapter à un nouveau morceau. Ses expérimentations musicales l'ont amené à l'avant-garde de la scène alternative, où il a joué avec plusieurs orchestres et musiciens, dont Michael Snow,

le célèbre artiste multidisciplinaire canadien (qui apparaît, en haut à droite, dans l'installation présentée au musée). Cette formation musicale est importante. Le rythme et le temps jouent bien sûr un grand rôle dans l'œuvre d'Oswald et on peut vraiment considérer l'installation *Instandstillnessence* comme une représentation visuelle des *plunderphonics*. Les «fragments» qui constituent l'œuvre sont les morceaux d'existence des différents personnages. L'artiste réussit de cette manière à faire ressortir l'essence de l'individu dans la foule.

Face à ce grand «tableau», notre regard balaie d'abord le tout. Il se fixe ensuite instinctivement sur une figure, au hasard. Un rapport étrange se crée pendant que nos yeux scrutent longuement le modèle. Ce rapport devient d'autant plus intime que les vêtements qui sont sur les personnages de la fresque disparaissent, aussi, progressivement. D'une certaine manière, l'installation est comme un grand miroir qui reflète les specta-

teurs, eux-mêmes debout, qui regardent quelques instants puis disparaissent à leur tour.

L'intérêt de cette œuvre repose sur sa monumentalité. Elle ne produirait pas le même effet si elle était plus petite ou si elle ne mettait en présence qu'une dizaine de personnages. Il est donc intéressant de voir, en complément de cette exposition, une autre œuvre de John Oswald, intitulée *Sketches pour Jacko Lantern # 2*, présentée à la galerie Pierre-François-Ouellette.

Cette œuvre utilise la même technique «chronophotique», mais elle aborde un sujet totalement différent. Il s'agit cette fois-ci d'une variation sur un seul portrait, projetée sur un petit écran vertical. La lente succession des images fait référence, d'une manière inusitée, à Michael Jackson, figure *pop* emblématique et, selon l'artiste, «face

shifter» par excellence. Les visages du chanteur se succèdent à travers les années, depuis son adolescence jusqu'à aujourd'hui, et le portrait se métamorphose parfois en celui de sa sœur Janet. La figure devient une espèce d'être hybride, hermaphrodite. L'artiste renforce cette singulière interprétation en transformant le corps selon des références tirées de l'histoire de l'art. Il change donc continuellement, passant par plusieurs iconographies connues, comme les statues en marbre de Michel-Ange ou les peintures de David. La succession se fait beaucoup plus rapidement que dans l'œuvre du musée et, comme l'indique le titre, ce portrait apparaît comme une étude ou une esquisse. On assiste finalement à ce qui semble être la préparation d'un tableau. Une œuvre en devenir, qui n'est jamais complètement achevée.

VERNISSAGE

du 1^{er} au 27 mai
GLEN NICOLL



GALERIE
LINDA VERGE

QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.com

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

16-17 et 18 juillet
Lucie De Lamermoor
au Glimmerglass Opera
Festival de Cooperstown,
plusieurs visites de musées
au Vermont et dans
l'État de New York.
Départ garanti!
Prix spécial jusqu'au 5 mai

11 juin
Quelques places disponibles!
Vinci et Michel-Ange
au Musée d'Ottawa

18 juin
Camille Claudel et Rodin
au Musée du Québec

www.lesbeauxdetours.com

(514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Exposition du mercredi 6 avril au samedi 7 mai 2005

FERNAND TOUPIN (RCA)

«Dernières œuvres matérialistes»
1990 - 1993

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770

Horaires: mercredi 11h-17h30 jeudi et vendredi 11h-20h samedi 12h-17h

CAROL BERNIER

Hivers de mars

et
Hommage aux premiers Plasticiens
50^e anniversaire de la publication du Manifeste des Plasticiens

13 avril au 14 mai 2005

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boulevard Saint-Laurent H2T 1S1 514-949-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

EXPOSITION SOLO «SOMMEIL PARADOXAL»

Joanne Gauthier

Vernissage le 4 mai de 17h à 20h



du 4 au 15 mai 2005

YVES LAROCHE
GALERIE D'ART INC. 4, St-Paul Est,
Vieux-Montréal
(514) 393-1999 / www.yveslaroche.com

«Pastilles de marbre»
48" X 48" — techniques mixtes

Cynismes?
manif d'art 3
LA BIENNALE DE QUÉBEC

PRENEZ GARDE
Du 1^{er} mai au 12 juin 2005
VERNISSAGE 30 AVRIL



UNE PRÉSENTATION DE
MANIFESTATION
INTERNATIONALE
D'ART DE QUÉBEC
WWW.MANIFDART.ORG
418-525-1917

PATRIQUE LAROCHE
COORDONNATEUR
JACQUE-LOUISE PÉRIE
CO-COORDONNATEUR

JULIEN
Arkinson Corps de Mémoire
1^{er} au 15 mai 2005 - Vernissage: 1^{er} mai 2005 à 14h

Artis 450.449.5999, www.galerieartis.com
Galerie d'art 656, Marie-Victorin, Boucherville



BLOC-NOTES

Le blues de la Main

D rôle de ville que Montréal. La colonne vertébrale de sa *Main* est toute de guingois, le beau y côtoie l'horrible. Les corniches et ses balcons du XIX^e siècle vivent ou meurent selon le bon vouloir de leurs propriétaires.

Bâtarde au visage grêlé, elle se veut branchée mais carbure aux contradictions, notre métropole.

Mardi dernier, pendant qu'Heritage Montréal dénonçait l'effritement de son patrimoine architectural, la Société de développement du boulevard Saint-Laurent lançait les célébrations entourant le centenaire de la *Main*.

Durant plusieurs mois, expos, films sur la danse, jeux, animation, rappels historiques s'y succéderont entre deux «ventes de trottoir». Fort bien, mais...

Sur ce même boulevard, on a vu agoniser tant de beaux bâtiments, démolis après abandon planifié. D'où les questions...

La *Main* a bien changé depuis l'époque où Mordecai Richler se battait avec sa gang d'enfants juifs contre les petits francophones du trottoir d'en face. Il y subsiste pourtant, malgré l'assaut des bars et des restaurants à la mode, d'anciennes manufactures de textile, des coins glauques, des salles de spectacle à la mémoire longue et des fantômes pour les hanter.

Red light, Mile-End, Quartier chinois, Petite Italie: la *Main* change de style, de couleur et de langue sur son parcours, comme un fleuve traversant plusieurs pays.

Il y a cent ans, par décret municipal, la rue Saint-Laurent (unie à celle de Saint-Lambert) reçut le titre de boulevard en devenant l'axe principal de la ville délimitant la frontière entre l'Est et l'Ouest.

Mais aux yeux de Dinu Bumbaru, d'Heritage Montréal, la *Main* n'a pas 100 ans mais 210 ans. «*Dès 1792,*



Odile Tremblay

la rue Saint-Laurent fut déclarée limite entre l'Est et l'Ouest», assure-t-il.

Cent ans ou 210 ans, c'est long sans se plaindre, comme dirait l'autre, à se laisser barouetter par toutes sortes de promoteurs plus ou moins bien intentionnés...

Il y a tant d'anniversaires à célébrer sur cette balafre urbaine, clopinant entre *shoe* et soulier, entre boulevard du crime et marmite multiethnique, entre petites morts et survivances insolites.

Angle Napoléon, une dame Berson tient toujours le vieux commerce familial de pierres tombales fondé par l'arrière-grand-père. *L. Berson et fils - Monuments*, y lit-je à côté d'une inscription en hébreu.

Cette *Main*-là nous tient par un bout du cœur.

En 1996, le gouvernement fédéral l'a classée arrondissement historique, ce qui lui fait une belle jambe. Mais en matière d'aménagement et de protection, qu'est-ce que ça change au juste?

Dinu Bumbaru vous dira que ce boulevard est un lieu organique et fragile, tirant sa poésie et sa substance du chaos, où le vent du jour, épris de design, souffle un courant d'uniformisation. Alors méfiance!

«*Les odeurs de la Main disparaissent*», déplore celui qui y cherche du nez les arômes de charcuterie, moins corsées qu'auparavant sur une artère plus aseptisée.

Après tout, il y a belle lurette que les communautés d'immigrants ont délaissé le centre-ville au profit d'Ahuntsic, de Côte-des-Neiges ou même de Brossard, sur la rive d'en face. Tout est va-et-vient sur la *Main*. Sa vocation artistique et commerciale la voue aux mutations perpétuelles. Comment sauvegarder l'ombre et son reflet?

Des édifices tombent sous le coup des pics, d'autres sont menacés. Si fragiles aussi, ces vieilles publicités peintes sur les briques des murs avoués, à moitié effacées par la pluie et le soleil. Poésie insolite, héritage des commerces anglophones, «*Nugget Shoe Polish*» s'agrippe encore aux briques entre Mont-Royal et Villeneuve. Les murs se rappellent quand les vivants oublient.

Elle a pris des coups mais gagné certains combats, cette *Main*-là. Le magnifique Monument-National, témoin depuis 1893 de tant de manifestations artistiques, qui vit naître *Les Fridolinades* et *Tit-Cog*, a échappé à la casse et repris du neuf 100 ans après sa naissance.

Moi, je m'en suis fait longtemps pour la maison Godin. Vous savez, cet édifice à l'angle de Sherbrooke, longtemps à moitié affaissé, dont les rondeurs art nouveau rappellent les œuvres folles du grand architecte de Barcelone Antonio Gaudí. Arrimés à un nouvel hôtel, les galbes et fourlet de fer forgé de ses balcons ont survécu. Ouf!

D'autres bâtiments menacent encore ruine. Prenez l'édifice Robillard, angle Viger, dans le Quartier chinois. La première séance canadienne en salle de ciné-

ma eut lieu entre ses murs en 1896, avec un appareil des frères Lumière. Avec des restes architecturaux magnifiques, sa devanture toute rouillée, toute cabossée, aux ornements en damier, réclame aujourd'hui des soins urgents. Alerte!

Des façades à préserver, certes, mais des intérieurs également. Dinu Bumbaru évoque cette vieille pharmacie, angle Rachel, qui avait conservé ses décors d'origine. On y vend aujourd'hui des pointes de pizza à 99 sous, dans un environnement sans couleurs.

Officiellement centenaire, donc, cette *Main*, qui découpe la ville sur six kilomètres. Célébrations, oui, mais peut-être faudrait-il profiter de cet anniversaire pour créer un centre patrimonial, avec actions concertées, inventaire des richesses à sauvegarder.

Mais comment isoler la colonne vertébrale d'une ville de son corps tout entier? Montréal a si longtemps négligé ses bâtiments historiques du nord au sud et d'est en ouest. Une politique du patrimoine sera adoptée en mai prochain, mais les arrondissements ont aussi leurs propres droits, leurs lois... Ceci contredisant cela.

Je pense à tant de villes européennes qui trouvent le tour de restaurer leurs innombrables bâtiments patrimoniaux. Dans nos pays trop neufs, on met tant de temps à se réveiller...

Je pense aussi aux vers de Nelligan, interrogeant la *Main* et ses semblables, en quête de réponses... Comme nous.

«*Que vous disent les vieilles rues des vieilles cités / Parmi les poussières accrues de leurs vêtusés / Révont de choses disparues / Que vous disent les vieilles rues?*»

otremblay@ledevoir.com

DISQUES

Springsteen affronte ses démons... ... et ceux des autres

SYLVAIN CORMIER

Commettons l'hérésie: le Springsteen minimaliste m'ennuie. Springsteen tout seul avec sa guitare acoustique me lasse. Les albums de Springsteen que j'écoute le moins sont les plus dénudés et les plus «folksinger», les plus Woody Guthrie: *Nebraska* et ses démos maison tant célébrés (1982); *The Ghost Of Tom Joad*, son album à la Steinbeck sur l'Amérique des laissés-pour-compte (1995). Je n'aime pas trop non plus les disques où ce n'est pas le E Street Band, son formidable groupe de copains-musiciens du New Jersey, qui l'appuie. Durant toute la période californienne du début des années 90, qui correspond aux albums *Lucky Town* et *Human Touch*, je cherchais le E Street et le son Springsteen. Ou en tout cas mon idée très fixe et très convenue du son Springsteen: le glockenspiel de *Born To Run*, la Fender avec la chambre d'écho au max, le rock'n'roll massif à la Phil Spector, les refrains-canon. J'aime mon Bruce plus grand que nature. J'aime mon Bruce roi du rock.

C'est dire à quel point ce *Devils & Dust* ne m'est pas destiné. Le E Street Band y est remplacé par une sorte de trio ad hoc formé par Springsteen lui-même, le réalisateur-bassiste Brendan O'Brien et le batteur Steve Jordan (copain de Keith Richards). Ici une section de cordes, là le violon de Soozie Tyrell, la voix de sa choriste d'épouse Patti Scialfa enrichissent la palette. Mais le plus souvent, Springsteen gratte seul sa sèche. Pour qu'on entende mieux les paroles.

Importants, les textes, chez Springsteen. Plus qu'importants: cruciaux. Dommage que je m'en fiche tant. Je passe à côté de l'essentiel, c'est sûr. Ce coup-ci, c'est écrit dans le communiqué, il cause des démons. Les siens, ceux des autres, ceux que l'homme un peu partout doit affronter. Démons que certains parviennent à dominer, auxquels d'autres succombent, pour toutes sortes de raisons. Springsteen fournit à travers ses récits — fictifs ou inspirés d'histoires vraies — différents exemples. Il y a *The Hitter*,



évoquant d'un boxeur sur le déclin qui se confesse à sa mère et se sent vachement coupable d'avoir vécu une vie de tueur du ring. Il y a *Reno*, narration fort explicite d'une heure passée dans une chambre d'hôtel avec une pute («*Two hundred dollars straight in / Two-fisty up the ass*»): très Tom Waits dans le genre. *Matamoros Banks*, plus proche des thèmes de Tom Joad, met en scène un immigré illégal. Vignette criante de vérité, poignante comme tout.

Il m'a fallu le livret pour saisir au moins ça. Quand j'écoute les chansons, je n'entends que les mélodies, volontairement monocordes. Moi, bêtement, j'attends des refrains qui ne viennent pas, ou alors que l'orchestre embarque, alors qu'il n'embarque pas. Enfin, pas souvent. Je me raccroche aux titres qui font le plus E Street Band dans le traitement: *All The Way Home*, *Maria's Bed*, la quasi rockabilly *All I'm Thinking About*. Et je reste sur ma faim, tout en sachant que c'est précisément parce que Springsteen, une fois par décennie, revient à la source de son art d'auteur-compositeur-interprète qu'il assure sa pertinence dans le paysage chansonnier mondial. «*I was signed as a guy with an acoustic guitar, when I was 22*», rappelle-t-il sur le DVD de versions solo qui accompagne l'album. Ce qui est vrai. Ce qui est vrai, aussi, c'est que j'ai déjà hâte au retour de mon Bruce, celui qui fait l'Elvis trois heures durant chaque soir avec le meilleur band du monde.

DEVILS & DUST
Bruce Springsteen
Columbia (Sony)

VITRINE DU DISQUE

Joyaux de la musique sacrée

BACH ET HAYDN

Bach: Messe en si mineur. Solistes, Chœur de chambre de Dresde, Orchestre de chambre de Cologne, dir.: Helmut Müller-Brühl. Naxos 2 CD (SACD) 6.110 102-03.

Haydn: La Création. Solistes, VokalEnsemble Köln, Capella Augustina, dir.: Andreas Spering. Naxos 2 CD (SACD) 6.110 073-74.

chiv), les deux gravures de la même obédience qui tenaient le haut du pavé. L'arrivée de ce chef inventif, qui a fait ses preuves chez Opus 111, est un gain majeur pour le catalogue Naxos.

On ajoutera à cela une mise en forme multicanal des deux enregistrements particulièrement convaincante.

Christophe Huss

DURUFLÉ

Duruflé: Requiem, Messe cum júbilo, Notre Père. Poulenc: Quatre petites prières de saint François d'Assise, Laudes de saint Antoine de Padoue, Messiaen: O Sacrum Convivium. The Gents, dir.: Peter Dijkstra. Channel Classics 2 CD CCS SA 22405 (distr. SRD).

Si vous ne connaissez pas le *Requiem* de Maurice Duruflé (1902-1986), voici l'occasion en or de rattraper une lacune majeure. La mise en forme du *Requiem* grégorien par le compositeur et organiste français est des plus fascinantes, surtout dans la version avec orgue et violoncelle seul que nous entendons ici. Comme le *Requiem* de Fauré, défiguré par la version orchestrale de 1900 que l'on entend communément, l'œuvre de Duruflé est avant tout l'expression d'une prière intime brûlante. Comme pour Fauré, le sens de l'œuvre de Duruflé a été perverti par nombre d'interprétations ne visant qu'une beauté chorale esthétisante. Comme les chœurs suédois de Gary Graden (BIS), avant eux, comme la version de Jean Sourisse (BNL), Peter Dijkstra et les Gents, renforcés pour l'occasion par des voix féminines idéalement choisies, rendent toute la chair, toute la substance, toute l'intensité à cette musique. Soutenus par un organiste (Erwin Wiersinga) visionnaire et une prise de son renversante (si vous êtes équipés en SACD multicanal, vous en profiterez encore plus), les Gents nous laissent ici plus qu'un



disque: une vraie profession de foi. Les compléments sur le second disque sont de la même eau, tant au chapitre de la substance musicale qu'à celui de l'interprétation.

C. H.

POP

DIAPORAMA

Catherine Durand
Katmusik / Zone 3 (Sélect)

Mon album de l'année, jusqu'à nouvel ordre. L'album que j'apporterai sans hésiter sur toutes les routes de l'été à venir et de tous les étés qui suivront. *Diaporama* est un album qui, son titre l'indique, laisse le temps de regarder le paysage. L'exergue du livret l'affirme: «*C'est pas la peine de se presser*». Le fait est que Catherine Durand a pris tout le temps qu'il fallait pour faire ce disque à sa propre enseigne et selon ses moyens, et tout son temps pour trouver une maison accueillante pour son bel ouvrage (*Zone 3*, en l'occurrence). Elle a bien fait.

Cela, cette idée de durée nécessaire en tout, s'entend à travers l'album. À travers le travail très fin d'adoucissement des sonorités: tout semble couler de source. Les guitares plus souvent jouées en «strumming» qu'en picking ou en riffs font l'effet d'un long fleuve

tranquille: on est irrésistiblement entraîné, mais en toute délicatesse. Les échantillonnages, discrets, s'ajoutent comme autant de rayons de lumière qui viendraient faire miroiter l'eau. Les percussions sont comme des galets que l'on ferait sauter à la surface de l'eau. Et nous, ben, on est dans la chaloupe et on se laisse aller.

Les chansons se ressemblent certes un peu entre elles, mais c'est ici une qualité. *Diaporama* est un disque fluide, aux chansons liées entre elles comme les différents chapitres d'une même histoire, qui est en fait l'histoire des désirs et des illusions, joies et déceptions, grands quelque chose et petits riens d'une vie de couple. Dans *Souvenir de toi*, Catherine Durand fait l'éloge de l'immobilité, des matins où l'on s'éveille auprès de l'autre encore endormi. Dans *Même si*, elle se livre à une véritable profession de foi envers la vie à deux, sur le rythme idoine d'une valse. Dans *Diaporama*, la chanson-titre, la chanteuse dresse un bilan en forme de voyage et l'on est porté par l'orgue, les guitares et cette voix au timbre si soyeux.

J'écoute et réécoute ce disque et je pense à Francine Raymond, à cette manière de construire des chansons à la fois naturellement coulantes et solides, où l'on est porté dans les couplets et soulevés dans les refrains. Question de talent, de sensibilité, mais aussi de goût. On le constate à l'heureux choix d'une superbe chanson de Kasey Chambers, *I Still Pray*, seule chanson d'autrui sur le disque. Choix d'appartenance. Catherine Durand fait partie de la grande famille des «singers-songwriters» de l'Amérique, et il faudrait que cela se sache un peu plus loin qu'aux alentours. Il n'en tient qu'à vous d'apporter ce disque au bout de la route.

Sylvain Cormier

L'HEXAGONE
www.hexagone.com

Félicitations à Nathalie Stephens, finaliste du prix Trillium pour son livre *L'injure*. Un texte dense et complexe, parfois violent, qui aborde avec une sensibilité singulière les questions de migration, d'exil, de judéité, de brutalité et de désir.

Poesie • 72 pages • 14,95 \$

ALBERTO MANGUEL

Un amant très vétilleux

«*Un amant très vétilleux* suggère une réflexion sur le regard, le corps, l'erotisme et la création. Mais surtout, on y constate que l'acte créateur de Vasaripe répond à une nécessité, et au désir. Pure gratitude de l'acte, cela fait rêver.

» Jérôme Jarry

ACTES SUD • LEMÉAC

Québec

(514) 524-5558 lemeco@lemeco.com

MON CHER AMABLE

LOUIS-HIPPOLYTE LA FONTAINE
CORRESPONDANCE GÉNÉRALE. TOME III

Annotations de
Georges AUBIN et Renée BLANCHET.
Traduction des lettres écrites en anglais
par Michel DE LORMIER
Postface d'Éric BÉDARD

Avec la publication de ce troisième et dernier tome, voici complétée l'édition critique de la *Correspondance générale* de Louis-Hippolyte La Fontaine, un instrument de recherche irremplaçable pour les historiens et un recueil de lettres unique en son genre dans notre histoire littéraire.

TOME I : 332 PAGES • ISBN 2-92245-69-1 • 24,95 \$
TOME II : 468 PAGES • ISBN 2-92245-95-0 • 34,95 \$
TOME III : 480 PAGES • ISBN 2-92606-015-4 • 34,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA
WWW.VARIA.COM